

Chapitre VI

La souffrance et la croix

I – Trois textes de l'évangile de Jean

1) La guérison en Jean 5, 1-9. “Porter sa croix”.

Nous avons commencé à parcourir l'évangile de Jean pour relever les allusions implicites, ou progressivement les mentions explicites, de la croix. Nous allons reprendre ce chemin. Mais auparavant nous faisons une petite incursion dans les Synoptiques pour faire droit à une expression qui est courante à propos de la croix et qui est « porter sa croix ». Cette expression ne se trouve pas chez saint Jean, mais je crois voir une allusion et peut-être même la source de l'expression « porter sa croix » dans un épisode que nous allons lire ce matin et qui est la guérison du paralysé de Béthesda, au chapitre 5. Nous ne perdons pas le fil de notre chemin, mais nous faisons une interruption provisoire.

« ¹Après cela, c'était fête des Judéens et Jésus monta à Jérusalem. ²Il y a à Jérusalem près de la Probatique (la Porte des brebis) – la porte par où entraient les brebis pour les sacrifices – une piscine appelée en hébreu Bethesda (ou Bethzatha) – les manuscrits sont incertains et ce n'est pas clair – qui a cinq portiques. ³Sous eux gisait une foule de malades (asthenountôn), d'aveugles, de boiteux, de desséchés (paralytiques). – Le verset 4 n'est pas donné car c'était un ajout - ⁵Était là un homme qui était depuis 38 ans dans sa maladie (astheneia). ⁶Jésus le voyant gisant et connaissant (gnous) qu'il était là depuis un long temps, lui dit : “Veux-tu être guéri (hygiês genesthai) ?” – le vocabulaire de la guérison est pluriel dans le Nouveau Testament, ici c'est “redevenir sain (hygiês)”, le mot hygiène vient de là – ⁷Le malade (asthenôn) – littéralement le malade ici c'est le faible – lui répondit : “Seigneur je n'ai pas d'homme pour que, quand l'eau se mette à bouillonner, il me jette (ballê) dans la piscine ; pendant que j'y vais, un autre est descendu avant moi”. – car c'est le premier descendu qui était sauf – ⁸Jésus lui dit : “Lève-toi, porte (aron) ton brancard (ta couche) et marche”. ⁹Et aussitôt l'homme devint sain (egeneto hygiês) – ce n'est pas “se leva” – et il portait son brancard et il marchait. »

a) Remarques générales à propos du texte.

Nous avons ici un récit de guérison. Il y a deux principaux récits de guérison (et un troisième) dans l'évangile de Jean, celui-ci au chapitre 5, guérison d'un paralysé, et au chapitre 9 guérison d'un aveugle de naissance. Dans les deux cas il est fait mention d'une piscine. La piscine dont il est question ici est une piscine au nord de Jérusalem.

Les problèmes d'adduction d'eau à Jérusalem ont toujours été constatés au cours des siècles. On a fait des fouilles et cette piscine est attestée en ce lieu, elle a même été sous les Romains, abomination de la désolation, un lieu de culte d'Asclépios, le dieu grec guérisseur.

Mon élève (Marie-Joseph Pierre)¹⁰⁵ a participé à des fouilles à cet endroit, du temps où elle était à Jérusalem : la piscine est bien attestée mais il n'y a pas trace de cinq portiques. L'autre piscine, c'est la piscine au sud de Jérusalem, la piscine de Siloé, à laquelle Jésus envoie l'aveugle pour qu'il se lave et revienne guéri.

Les exégètes disent généralement que cette fête dont il est question ici, pour laquelle Jésus monte à Jérusalem, c'est la Pentecôte. Je ne sais pas sur quoi ils se basent, mais cela pourrait être confirmé par la signification symbolique du chiffre 5 : 5 ou 50 en symbolique c'est la même chose ; et Pentecôte c'est cinquante. Et les épisodes de Jean sont placés dans la signification spirituelle de certaines fêtes juives. À la collation de la loi à Moïse célébrée à la Pentecôte juive se substituera la cinquantaine de la Pentecôte qui est le déversement de l'Esprit sur l'humanité.

Ici Jésus voit un homme, comme dans l'épisode de l'aveugle : « *Jésus, passant, vit un homme aveugle de naissance* » (Jn 9). Vous savez, dans tous les épisodes, qu'il s'agisse d'épisodes de guérison ou autres, Jean raconte autre chose que ce qu'on croit entendre à première lecture. Ce qui est en question dans l'un et l'autre épisode, c'est la guérison de l'humanité. « Un homme » c'est l'humanité. Donc nous sommes invités à lire grand. Dans saint Jean le grand est dans le petit.

De même nous avons un parallèle entre les deux chapitres auxquels je viens de faire allusion : nous avons un très court récit, très bref, et ensuite un long développement dans le chapitre. C'est fréquent (mais pas constant) chez Jean. Tout est contenu mais de façon cachée, dans le court récit, et le développement ensuite déploie des aspects implicites qui s'y trouvent et les met au jour, soit par mode de dialogue soit par mode de discours de Jésus. C'est le mode d'écriture d'un bon nombre de chapitres johanniques.

b) Guérison de l'homme gisant – passif – immobile.

L'homme qu'il voit ici est caractérisé premièrement par son horizontalité : il est gisant avec beaucoup d'autres gisants, les autres étant affectés de différentes carences, maladies. Il est là depuis 38 ans et on peut se demander quel est le 2 qui manque pour qu'il arrive à 40¹⁰⁶.

Jésus le voit gisant et lui demande : « *Veux-tu devenir sain ? (ou veux-tu guérir ?)* » La question est étrange parce qu'à première vue on serait tenté de dire : tout le monde désire guérir. Nous verrons que ce n'est pas si simple. L'homme lui répond : « *Je n'ai pas d'homme – la signification johannique implicite c'est que je n'ai pas l'homme nouveau qui libère – qui me jette dans l'eau quand elle se met à bouillonner.* » Il est gisant, il faut qu'un homme le porte : il est gisant et il est passif ; et enfin il est attardé dans son parcours parce qu'il ne marche pas. Peut-être vous demandez-vous pourquoi je fais toutes ces précisions ? C'est pour préparer les mots qui vont dire le contraire de ces caractéristiques-là :

- il est gisant, à l'horizontal. Jésus lui dit « *Lève-toi* » : ceci ouvre la verticalité
- il faut qu'on le porte, il est passif. Et la parole lui dit « *Porte ce qui te portait* » : nous sommes invités à assumer.
- et enfin il est immobile. « *Marche.* »

¹⁰⁵ J-M Martin en a parlé à propos des Odes de Salomon, voir le I du ch V ou [La croix dressée, méditation à partir d'Odes de Salomon. Se laisser configurer.](#)

¹⁰⁶ Cette question a été partiellement traitée Chapitre V, IV – 3° (Précisions à partir de questions).

Donc la verticalité, l'activité par rapport à ce qui était passif et la libre marche pour ce qui était cloué. On dit « cloué au lit », mais pourquoi je dis cloué ? Parce qu'on est cloué à la croix, c'est un clin d'œil. Il était donc immobile, il n'était pas dans l'espace de la libre marche.

Or ce sont les énormes carences de notre humanité native :

- nous ne sommes pas spirituellement debout, nous sommes gisants ;
- nous ne sommes pas spontanément porteurs, il faut qu'on nous porte ;
- nous ne sommes pas spontanément marchant dans le libre espace car nous sommes dans un espace de servitude.

C'est pourquoi Jésus lui dit : « *Lève-toi – donc mets-toi debout – porte ton grabat – il a dit “Je n'ai pas d'homme pour me porter”, c'est le même verbe ; le grabat le portait – et marche. Et aussitôt...* » On ne passe pas par l'eau, là. Non, la nouvelle eau, c'est la parole de Jésus qui donne, la parole œuvrante, la parole active, ce qu'aurait dû être toujours la parole originelle de création si elle n'avait pas été détournée de sens par le falsificateur (vous vous rappelez ce que nous disions à ce sujet, c'est du saint Paul, ça). C'est donc l'eau nouvelle.

Il faut voir qu'il est très souvent question d'eau chez saint Jean, mais parfois l'eau c'est l'Esprit lui-même et parfois l'eau c'est au contraire les eaux du monde, si bien qu'on pourrait dire que l'écriture de Jean est une écriture de ligne de partage (ou de distinction) des eaux¹⁰⁷ :

- Le Baptiste baptisait dans l'eau juive, Jésus baptise dans le pneuma qui est l'eau vivante.
- À Cana il y avait les eaux des ablutions dans les jarres, il y a maintenant le vin, le pneuma de la joie. Ce qui est intéressant par parenthèse à ce sujet-là, c'est qu'il faut emplir jusqu'en haut les jarres : lorsque les eaux bibliques, les eaux de la Graphê (de l'Écriture) sont emplies à plénitude d'elles-mêmes, elles sont le vin même de la christité.
- pour la Samaritaine il y a les eaux du puits ou de la source (les deux mots sont employés) de Jacob (dans la terre donnée à Joseph qui est réputé être l'ancêtre des samaritains) ; ce sont des eaux identifiantes, ce sont des eaux qui s'enfoncent dans l'espace samaritain et en même temps qui puisent dans l'histoire Samaritaine. Ce sont des eaux qui l'identifient comme Samaritaine. Or à la Samaritaine Jésus annonce une autre eau, une eau vivante et elle répond « *Donne-moi de cette eau-là que je ne vienne plus puiser ici* ». Donc il y a eau et eau.
- Ici il y a l'eau d'une piscine qui guérit d'une façon réputée miraculeuse un homme de temps en temps quand elle bouillonne, et un seul ; et ici voilà l'eau qui est la parole du Christ, la parole œuvrante, et qui guérit l'humanité tout entière.

c) Quel rapport avec la croix ?

Voilà une sorte de présentation de ces quelques versets. Il me reste à dire quel est le rapport avec la croix.

J'ai pensé quant à moi que cette parole pouvait être plus originelle que la parole donnée dans les Synoptiques. Ce n'est pas rare qu'il y ait chez Jean – qui est, comme chacun sait, le

¹⁰⁷ Ceci est traité de façon plus approfondie dans [La symbolique de l'eau en saint Jean \(la mer, eau des jarres, fleuves d'eau vive, eau-sang-pneuma au Baptême et à la Croix\)](#).

dernier écrit – des sources plus originelles que même dans les Synoptiques. En tout cas nous avons ici la trace d'une phrase qui est traduite en langage autre dans les Synoptiques : « *Si quelqu'un désire venir derrière moi, qu'il se renie lui-même et qu'il porte sa croix et qu'il me suive* (*akolouthein*, littéralement marcher avec) » (Lc 9, 23 ; Mt 16, 24 ; Mc 8, 34). Nous avons à peu près le même ternaire :

- le premier terme est variable (en Jn 5 on a “se lever” v.8, mais “être guéri” v.9, dans les synoptiques on a “se renier”) ;
- ensuite on a “porter son brancard” ou “porter sa croix” ;
- et un troisième terme : “marcher” ou “marcher avec”.

Le point ici serait que le mot de brancard ou de grabat soit celui auquel se substitue le mot de croix. Il est peu plausible que Jésus ait parlé de croix de cette façon-là avant sa crucifixion. C'est pourquoi ce mot-là, tel qu'il est chez Jean, pourrait bien être l'origine de la phrase qui le commente légitimement et qui se trouve dans les Synoptiques.

• Le sens profond de la mort christique.

Qu'est-ce que nous en tirons comme sens ? Que porter la croix signifie premièrement avoir la force d'assumer au lieu de se laisser aller à la passivité en se contentant de subir.

Et c'est le sens profond de la mort christique car nous sommes assujettis à mourir, c'est notre condition première ; mais le Christ meurt librement comme nous disons : « Entrant librement dans sa Passion ». C'est un mot magnifique parce que c'est ce qui inverse le sens de la mort, ce qui fait que ce n'est pas une mort pour la mort, mais que la résurrection est inscrite déjà séminalement dans le mode de mourir. Or le mot de "mort" a parfois, dans nos Écritures, un sens usuel extrêmement négatif puisque mort et péché sont deux noms propres du Satan ; mais Jésus meurt, et le mot de mort change de sens puisqu'il signifie à ce moment-là la même chose que la résurrection. Il ne meurt pas d'une mort pour la mort, mais d'une mort pour la vie, d'un mode de mourir qui contient la vie par avance.

Il me semble vous avoir déjà lu le petit passage du chapitre 10, chapitre du bon Pasteur qui donne le sens de cela : « *Le Père m'aime pour cela que je pose ma vie – c'est ma psychê au sens banal de vie – en sorte que je la reçoive* (*lambaneïn*) *de nouveau* – le verbe *lambanein* signifie prendre mais aussi recevoir – *car personne ne me l'enlève, c'est moi qui la pose de moi-même* » (v. 17-18)¹⁰⁸ En un certain sens on le met à mort, mais cette prise-là est une méprise car sa vie n'est pas prenable ; elle n'est pas prenable parce qu'elle est donnée, et si je veux prendre ce qui est donné, je me méprends. C'est un thème que nous avons déjà abordé : je manque ce que je veux prendre de force si c'est de son essence qu'il se donne.

Le verbe "donner" culmine chez Jean avec l'expression “se donner” : « *Nul n'a plus grande agapê que de se donner* » et cela, c'est le propre du Christ. Nous ne pouvons éventuellement nous targuer de nous donner que de façon analogique parce qu'il peut y avoir beaucoup de méprises à nouveau dans la prétention de se donner, de se sacrifier pour : « Mon p'tit garçon je me suis assez sacrifié pour toi »... oui, peut-être, mais ça c'est une revendication, ce n'est pas une donation. C'est pourquoi le Christ n'est pas un modèle à imiter à tous égards, à prétendre imiter. Il est inimitable car il a une fonction qui lui est

¹⁰⁸ Cf : [Jn 10, 11-18 Le bon berger et les brebis. Le Je christique et les dispersés.](#)

absolument propre et il accomplit cette fonction pour ceux qui ne peuvent pas l'accomplir, c'est-à-dire les individus humains dans leur multitude, dans leur dispersion. Il œuvre à l'intérieur de l'humanité, mais il est seul à faire cela pour le salut de la totalité, pour donner la santé à l'humanité.

En effet il précise pourquoi il peut déposer sa vie : « *J'ai la capacité de la déposer et la capacité de la recevoir à nouveau*. – nous retrouvons “déposer sa vie”, c'est expirer, c'est se vider qui est la condition pour que je puisse la recevoir à nouveau, nous lisons cela chez saint Paul – *parce que j'ai reçu cette disposition de la part de mon Père*. » Ce que j'appelle "disposition" ici est le mot qu'on traduit habituellement par "commandement" (vous vous rappelez, nous en avons déjà parlé)¹⁰⁹. C'est en effet la vocation propre du Christos, la disposition qui le constitue, son être séminal, que d'accomplir cela, sa vocation propre qu'il a reçue d'auprès du Père.

Ceci donne au Christ une place structurelle dans l'ensemble de ce qu'on appelle la doctrine ou la pensée christique, une place éminente qui n'est pas comparable à une simple place de prophète (le prophète dit comment il faut se sauver), ni à la place du saint (le saint donne l'exemple). Le Christ ne dit pas quel est le salut et ne montre pas le salut, il l'accomplit, c'est l'œuvre, il accomplit l'œuvre du Père, il accomplit le salut de l'humanité. C'est pourquoi dans les différentes structures des traditions spirituelles de l'humanité, l'organisation interne des choses n'est jamais la même, on ne peut pas comparer pièce à pièce.

Par exemple dans telle tradition qu'on peut appeler spirituelle, le personnage central est le prophète. Or le Christ mérite éminemment le titre de "prophète" mais n'est pas identifié dans sa plénitude quand il n'est considéré que comme un prophète. Le Christ est "saint" mais il n'est pas identifié dans sa fonction fondamentale comme s'il était un saint, même le plus éminent des saints. Il est le Logos œuvrant, il est celui qui accomplit le salut du tréfonds de l'humanité, et le tréfonds de l'humanité n'est pas les profondeurs que nous révèle l'analyse – celles-ci sont une toute petite superficie de l'homme – c'est le Christ ; il est la véritable intimité de l'homme, le cœur. On se trompe dans l'usage que nous faisons du terme de profondeur. La profondeur n'est pas le “ça” dans la perspective biblique, la profondeur c'est la plus haute intériorité et la plus haute intimité.

- **Le ciel c'est la plus haute intimité.**

Je dis “haute intimité”, ce qui me donne occasion de dire une autre chose (une chose en appelle une autre). Nous parlons de la verticalité et de l'importance de cette verticalité, et c'est le rapport ciel / terre. Mais nous ne sommes pas au clair avec le ciel. « Notre Père qui es aux cieux », qu'est-ce que nous disons-là ? Nous savons bien qu'il n'est pas dans les cieux. Et vous dites : “C'est une image”. Mais ce n'est pas suffisant.

Alors je vous conseille, s'il vous est trop difficile de dire « Notre Père qui es aux cieux » de dire « Notre Père qui es au creux », c'est-à-dire l'*intimior intimo meo*, le plus intime que mon intime même ; c'est ça le beau fond de l'humanité. En disant cela je suis conforme par exemple à Matthieu qui dit : « *Quand tu pries ton Père qui est dans le secret, dis : “Père qui*

¹⁰⁹ Cf [Comment entendre le mot "commandement" dans le NT ? Exemples chez saint Jean](#).

es aux cieux”. » L'être dans le secret, c'est l'être aux cieux. Les cieux désignent certainement ce qui est le plus intime, le plus secret.

En effet, dans les équations qualitatives que j'ai citées ailleurs, vous pouvez inscrire : le haut est au bas ce que le centre est à la circonférence, ce que la droite est à la gauche, ce que le mâle est à la femelle. Vous avez des dualités qui sont dans des ensembles analogiques, proportionnels. Ceci est très important si on veut essayer de vivre dans un monde où les choses ont sens, où je ne me dis pas simplement à propos de « Notre Père qui es aux cieux » : c'est une image. C'est beaucoup plus qu'une image, mais il peut être profitable que je trouve son équivalence analogique pour que cela me parle aujourd'hui davantage : « Notre Père qui es au creux », qui est au plus intime.

● Porter sa croix ?

Pour revenir à notre texte, que veut dire « porter sa croix » ? Ce n'est pas chercher des croix ou souhaiter des croix, car nous sommes en croix nativement plus ou moins : nous sommes dans la servitude, nous sommes gisants, nous ne sommes pas porteurs.

Il y a une phrase de Bernadette¹¹⁰ là-dessus que je vais citer de mémoire. On lui demandait : « Sœur, est-ce que vous lisez quelquefois votre saint patron saint Bernard ? » « Oh oui, je le lis quelquefois, mais je ne l'imite guère car lui cherche la souffrance et moi je la fuis. » C'est merveilleux, c'est sain en même temps, et il y a même une pointe d'ironie j'imagine.

Il ne s'agit pas de chercher des croix, elles sont là, soyez tranquilles. Ce à quoi la Parole m'invite, c'est de ne pas les subir passivement mais de les assumer. C'est pourquoi est posée la question : « *Veux-tu être guéri ?* » parce que c'est aussi une facilité de se laisser aller à souffrir ; c'est à la limite, mais vous savez, la psyché humaine est complexe.

Donc c'est une invitation, mais le mot n'est pas suffisant. La parole du Christ n'est pas une parole d'invitation, c'est une parole qui donne ce qu'elle dit. C'est pourquoi, lorsqu'il lui dit : « *Lève-toi, marche* » ce n'est pas un commandement, ce n'est pas un ordre, c'est une parole donnante, c'est une parole qui fait qu'il se lève et qu'il porte son antique passivité et qu'il marche librement. C'est une parole qui donne ce qu'elle dit – quand elle le donne, à l'heure où elle le donne. Entendre la parole, ce n'est pas être documenté sur la marche. Entendre la parole, c'est se mettre debout. La parole du Christ est une parole donnante, elle est effectivement donnante pour la totalité de l'humanité. Elle est effectivement donnante c'est-à-dire que mon écoute de l'Écriture est authentique à l'heure où cette écoute met en œuvre mon être profond, où cette écoute me change.

► Dans la guérison du paralytique, on n'a pas relevé – ce n'était pas le sujet ou on n'a pas pu prendre plus de temps – mais j'ai remarqué que l'eau bouillonnait, c'était intéressant.

J-M M : Oui, c'est tellement étrange qu'il y a une phrase qui se trouve parfois dans certains manuscrits pour expliquer que l'ange descendait, et quand il descendait il faisait bouillonner et c'était le moment guérisseur. Cette phrase, on pense qu'elle a été surajoutée pour expliquer le verbe bouillonner et on la retire en général du texte actuel parce qu'elle est

¹¹⁰ La retraite avait lieu à l'Espace Bernadette de Nevers.

dans très peu de manuscrits. C'est comme toutes ces choses, elles peuvent être rabattues sur de l'anecdotique banal ou on peut se demander si elles cachent un sens.

► Il y a une chose que vous avez dite, c'est que cet homme avait 38 ans et qu'il lui manquait 2 ans pour avoir 40 ans.

J-M M : Je ne me targuerai pas d'être tout à fait sûr de l'interprétation. Pour les Pères de l'Église – mais souvent ils en rajoutent, ils trouvent des symbolismes qui ne sont pas vraiment attestés par le texte mais qui sont dans une lecture légitime – le deux désigne les deux testaments qui lui manquent (on lit ça, je crois, chez Ambroise). Quand on est dans la symbolique, il ne faut pas avoir réponse à tout et ne pas vouloir tout expliquer, il faut être modeste, et il faut que ce soit bien attesté par la texture même, par les habitudes d'écriture de Jean, par d'autres références...

Un exemple : je suis absolument sûr que le chiffre 153 a une signification symbolique, mais je ne sais pas laquelle. Plusieurs explications existent, mais pour moi aucune n'est totalement satisfaisante (de celles que j'ai aperçues).

Le langage symbolique réclame beaucoup de liberté mais aussi beaucoup de discrétion et de prudence. Sous prétexte que ce n'est pas régi par les règles de notre logique, il ne faudrait pas croire qu'il n'y a pas de règle, donc vouloir trouver à toute force des explications à tout type de lecture. Il faut justement avoir la modestie d'attendre. Quelquefois attendre est très fructueux, les réponses peuvent venir longtemps après.

J'arrête ce chapitre et je prends quelques repères dans la suite des textes avant d'arriver à l'ultime lieu qui va nous requérir demain, qui est la crucifixion même du Christ.

2) Jean 8, 28 : l'élévation.

Tout d'abord, une petite allusion très rapide à Jn 8, 28. C'est un débat entre Jésus et les Judéens. Les chapitres 7 et 8 sont des chapitres de controverse dure entre Jésus et les Judéens, jusqu'à la fin du chapitre 8 qui est terrible puisque c'est là que Jésus les appelle "enfants du diabolos" : vous n'êtes pas enfants de Dieu ou d'Abraham, vous êtes nés du diabolos. Et la guérison de l'aveugle au chapitre 9 mettra le comble à cette agressivité. Donc la crise entre Jésus et les Judéens ne fait que monter au cours de tous ces chapitres. Il y aura ensuite le grand intervalle des chapitres 13, 14, 15, 16, 17 (lavement des pieds, discours) et puis on arrive à la Passion au chapitre 18. Ici nous sommes dans les débats.

« *Jésus leur dit : "Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme alors vous connaîtrez que je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais selon ce que le Père m'a enseigné, c'est cela que je dis."* »

« *Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme* ». Vous vous rappelez que nous avons vu le terme *élever* et même *surélever* chez Paul pour dire la résurrection (« *C'est pourquoi Dieu l'a surélevé et lui a donné gratuitement le Nom.* » (Ph 2))

Élever chez saint Jean est employé progressivement de façon constante à propos de la mort de Jésus, c'est-à-dire l'élévation sur la croix. Nous avons vu l'échelle de Jacob, puis le serpent élevé sur la hampe (sur le bois), et le terme "élevé" ici. « *Vous connaîtrez que je*

suis » : “Je suis” correspond à “*Eyeh asher Eyeh*”, Yahveh si vous voulez¹¹¹, c'est-à-dire que sa mort l'identifiera pleinement au Père.

3) Jean 12, 27-28 et 30-32. Le trouble et la gloire.

Il va s'expliquer clairement au chapitre 12 où nous avons une autre occurrence du terme “élever”. Le chapitre 12 est un chapitre plein, mais rempli de choses diverses ; il n'est pas composé dans une unité comme les chapitres que nous venons de voir.

« ²⁷*Maintenant ma psychê entre en bouleversement (taraxis)* – elle est bouleversée. Le trouble est à l'origine de la recherche, nous avons dit que c'est ce mot qui a quatre occurrences chez saint Jean – *et que dis-je : Père sauve-moi de cette heure ? Mais je suis venu pour cette heure* – mon heure, c'est l'heure de ma mort / Résurrection, mon être est un être pour mort et Résurrection, mon essence, ma vocation, ce à quoi je suis appelé, c'est mort / Résurrection, je suis venu pour cela – ²⁸*Père, glorifie ton Nom*” – le Fils est le Nom. Nous avons dit que le Fils est le visible du Père, le Fils est le Nom du Père c'est-à-dire le disciple du Père.

Vint donc une voix du ciel : “Et je l'ai glorifié et à nouveau je le glorifierai”. »

Et le Christ ajoute : « ³¹*“C'est maintenant la krisis (le jugement) de ce monde* – le point critique de ce monde, le discernement entre ce monde et le monde qui vient – *maintenant l'archonte de ce monde (le prince de ce monde)* – puisque ce monde est un espace qualifié, un espace régi par le prince de ce monde – *est définitivement jeté dehors.* ³²*Et moi quand j'aurai été élevé de terre, je les tirerai tous auprès de moi.”* » C'est-à-dire que mon élévation introduit le mouvement par quoi l'humanité tout entière est élevée, tirée.

Le verbe “tirer”, c'est le verbe qu'on utilise par exemple pour tirer l'épée de sa gaine. C'est un mot très important, qui a été employé une autre fois chez Jean au chapitre 6 : « *Nul ne vient vers moi, dit Jésus, si le Père ne le tire.* »

Voilà que cet être élevé dit la mort du Christ en croix, mais est du même coup son élévation, c'est-à-dire la Résurrection même. C'est pourquoi la croix johannique est toujours croix de mort et croix de vie, croix de supplice et croix de lumière (croix de gloire). Cela veut dire que Jean ne sépare jamais comme des épisodes distincts la mort et la Résurrection du Christ. La résurrection du Christ est inscrite dans son mode de mourir, et la mémoire de sa mort persiste dans sa résurrection.

Nous verrons, dans le dernier texte qu'il nous incombe d'examiner, celui de la crucifixion du Christ, que dans cet épisode se célèbrent à la fois la mort, la Résurrection et la Pentecôte (l'envoi du pneuma). C'est que Jean ne médite pas des anecdotes, Jean pense à propos de chaque geste du Christ la totalité de son mystère dans sa profondeur et dans sa configuration première : la mort / Résurrection qui est le don de l'Esprit pour l'humanité, ces choses-là étant indissociables et n'ayant sens que les unes par rapport aux autres. C'est la tâche que nous nous donnons pour la dernière lecture à propos de la croix.

¹¹¹ En Ex 3, 13-17, à Moïse qui lui demande de lui donner son nom, Dieu répond : “*ehyeh asher ehyeh*” (Je suis qui je suis). Les quatre lettres de YHWH (Yahvé) en hébreu sont issues de la racine du verbe « être ».

II – Pourquoi la souffrance et le mal ?

J'ai reçu deux papiers et c'est pratiquement, globalement la même seule question qui est extrêmement vaste. C'est pourquoi je n'y consacrerai que peu de temps. En revanche je prendrai un moment pour parler à partir de ce que Paule a tiré d'Internet sur la croix, occasion de dire des choses que nous aurions omises, ou pour compléter.

a) Deux questions sur la souffrance et le mal.

Je vous lis donc les deux questions :

1. Comment entendre que se donner c'est le propre du Christ, que le Christ est inimitable, que le Christ accomplit le salut puisque Paul dit : « *J'achève dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ* » ?

2. « *Lève-toi, prends ton grabat et marche* » : il assume car il est guéri. Mais porter sa croix alors qu'on n'est pas guéri, l'assumer est d'autant plus dur. Comment passer de la révolte ou de la résignation à l'acceptation ? Mère Teresa disait : « La souffrance n'est pas une torture si elle rapproche de Dieu et fait partager la souffrance du Christ. » Saint Paul dit : « *Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ par son corps qui est l'Église.* » Jean Paul II dit : « Suis-moi, viens, prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma souffrance, par ma croix. » Accepter la souffrance parce que c'est elle qui sauve le monde ? ! ? ! ?

J-M M : Ce qui est dans vos questions ici, c'est la signification, le sens du mal, de la souffrance et du mal en général. C'est un problème immense et j'ai dit que ma réponse serait brève, elle tient en quatre mots, même pas, quatre syllabes : JE N'EN SAIS RIEN ! Ça va comme ça ?

b) Mise en question de la question.

Bon, on va en dire un peu plus. Par exemple il peut m'arriver de m'étonner de ce qu'on pose la question : “Pourquoi la souffrance ?”, et pourquoi on ne pose pas la question : “Pourquoi y a-t-il quelquefois du bonheur ?”. Ah bon, parce que le bonheur vous était dû ! Ce n'est pas non plus une réponse, c'est un étonnement de ma part.

Peut-être justement ce qui est à mettre en question, c'est le mot “pourquoi”. Vous connaissez ce mot magnifique d'Angelus Silesius : « **La rose est sans pourquoi** ». J'aimerais assez dire : « **et les épines aussi** ».¹¹²

Cette question du pourquoi est une question lancinante. Les différentes pensées ont, dans les différentes cultures (ce qu'on appelait les différentes religions) essayé d'apporter des réponses, et singulièrement les théologies ou théodicées, c'est-à-dire les pensées d'un Dieu bon et sauveur et créateur.

Mais il y a aussi des réponses plus radicales. Par exemple il y a les dualismes absolus : il y a deux principes coéternels qui se combattent tout au long de l'éternité, le principe du mal et

¹¹² Citation complète d'A. Silesius : « La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit, elle ne se soucie pas d'elle-même, elle ne se demande pas si on la voit. »

le principe du bien. Ceci évidemment n'est pas recevable en perspective chrétienne parce qu'il n'y a pas deux principes coéternels et égaux qui pourraient se combattre.

Un autre type de réponse, c'est de mettre dans un certain rapport le mal et le péché. Le mal est la punition du péché, cela est très fréquent dans la mentalité. Il vous arrive une tuile : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ». C'est archi-classique. Quelquefois on met ça sur le compte de ce qu'on appelle le judéo-christianisme qui serait vraiment un fabricant de culpabilité. Très curieusement un grand spécialiste des déficiences, des malheurs et des maux intérieurs psychiques, lorsqu'il veut interpréter la culpabilité, il va chercher son paradigme, son archétype de pensée, chez les vieux Grecs : Œdipe... Il n'est pas judéo-chrétien Œdipe ! Ou alors on pense à la doctrine du péché originel qui est interprétée de deux manières :

1) le mal subi est l'effet, c'est-à-dire la conséquence du péché – ceci n'est pas du tout la doctrine paulinienne – et on y voit une explication de la souffrance.

2) Ou bien on voit dans cette doctrine une sorte de palliatif qui dédouane un peu l'individu parce qu'on met le péché sur le compte d'une peccabilité principielle de laquelle nous héritons. Or l'Évangile récuse cela.

Comme vous l'avez noté : « *Qui a péché pour que cet homme naquît aveugle, lui ou ses parents ?* » (Jn 9, 2). La question paraît singulièrement pertinente puisque, du fait qu'il est né comme ça, il ne peut être responsable, c'est donc peut-être ses parents. Réponse de Jésus : « *Ni lui ni ses parents* ». Ah bon, même pas son arrière arrière arrière-grand-père Adam ? Même pas.

Il y a eu d'autres essais. Un des plus célèbres est celui de Leibniz, un philosophe allemand, protestant d'origine, qui prétend faire une théologie selon la raison et non pas selon la Révélation, ce qu'on appellera une théodicée. Lui aussi est pris par le problème : Dieu est bon ou mauvais ou impuissant : ou bien il ne peut pas éviter le mal, ou bien il ne veut pas. Et c'est sa théorie du meilleur des mondes : Dieu ne pouvait choisir que ce monde-ci parce que c'est le meilleur des mondes. C'est la théorie qui, vous le savez, a fait tellement rigoler Voltaire. Le Candide se promène dans tout le monde et partout il trouve des malheurs et à chaque fois il est accompagné de son maître le professeur Pangloss qui lui récite la théorie de Leibniz. Il arrive même à Lisbonne pour le grand désastre de Lisbonne, ce grand tremblement de terre sur lequel Voltaire a fait par ailleurs un poème de mirliton, mais un poème immense.

Toutes ces tentatives d'explications sont nulles. Quand une question n'a pas de réponse, il faut se poser la question : est-ce une bonne question ? Est-ce que le “pourquoi ?” (ici on pose : « Pourquoi le mal ? ») est une question aussi innocente qu'il y paraît ?

Je ne conteste pas ici les réactions spontanées, natives, de refus, y compris le jurement, le blasphème, tout ce que vous voudrez. J'imagine d'ailleurs que Dieu comprend très bien ces blasphèmes-là.

Je suis en ce moment dans un moment de réflexion sereine, pour peu que le répit m'en soit donné par le malheur qui nous accable, et je réfléchis sur la question “Pourquoi ?”. Nous sommes régis par la question “Pourquoi ?”, spécialement dans notre culture et spécialement notre moment de culture.

Notre culture en général et cela dès son origine, pose la question des quatre causes. Parmi les causes on a la cause efficiente et la cause finale. La cause efficiente c'est : "Par qui cela a été fait ?" ; et la cause finale c'est : "En vue de quoi ?" (un des sens du mot pourquoi), et puis les deux autres causes ne nous concernent pas ici. C'est une pensée qui a été d'une fécondité prodigieuse dans l'aménagement de ce monde, c'est parce que l'Occident a posé la question "Pourquoi ?" qu'il a produit tout le développement technologique rationnel que nous connaissons. On peut se demander néanmoins parfois : lorsque s'ouvre l'œil technologique, c'est-à-dire la façon technologique de regarder le monde, est-ce que ne se ferme pas l'œil intérieur ? C'est pourquoi je ne considère pas nécessairement que ce développement technologique soit à tous égards une merveille, je dis bien "à tous égards" (il peut y avoir des bienfaits ponctuels ici ou là) et je ne suis pas seul. Un philosophe qui est le plus grand penseur du siècle précédent, Heidegger, est un critique aigu de la technologie dont il relève la signification négative.

La question est : est-ce que cette question qui régit une gestion possible de l'intra-mondain peut être transportée au-delà du monde ? Est-ce que cette question : "Pourquoi ?" a sa validité ? Si on met en évidence cela que « la rose est sans pourquoi », c'est-à-dire que probablement l'essentiel est sans pourquoi, le pourquoi est trop petit comme question. J'ai dit que ça valait pour la rose mais que je l'appliquais aussi aux épines tout à l'heure.

J'ai oublié de commémorer un élément de réponse qui est également réputé chrétien, qui est *le mérite* : la souffrance mériterait. La souffrance du Christ mérite et par suite nos souffrances ; ce sont les citations qui ont été données : « J'achève ce qui manque à la passion du Christ... » etc. Mais la souffrance ne mérite rien. Elle n'est pas du tout l'explication du salut de l'homme, ce n'est pas par mérite qu'on gagne son salut, ce n'est pas le processus, même si la théologie à certaines époques a largement développé cet aspect-là. Ce n'est pas le sens biblique.

Par ailleurs, à propos de la petite phrase de Paul que vous avez citée, je ne suis pas sûr qu'il faille traduire comme cela parce que je ne pense pas que Paul puisse indiquer qu'il "manque" quelque chose à la passion du Christ. C'est *ta husterêma*, les déficiences : cette grande déficience, c'est-à-dire ce grand manque qui est la passion du Christ, ce grand mal. Ce n'est pas « ce qui manquerait à la passion du Christ » mais « la passion qui est un manque », alors j'y participe. En ce sens-là il y a une signification, une assimilation en son lieu et à son degré, on pourrait dire une imitation du Christ, mais nous avons dit que même à ce niveau-là la notion d'imitation n'était pas la notion première. Ça peut être vrai en un sens, non pas au sens qu'il manquerait quelque chose à la passion du Christ, mais au sens que je prendrais part à ce manque (à ce mal) qu'est la passion du Christ, c'est possible.

Mais en outre, répéter que le christianisme valorise la souffrance, c'est se méprendre. L'Évangile valorise tout l'homme, invite à réassumer tout l'homme, son bonheur et son malheur, c'est-à-dire la totalité de sa vie. Ce n'est pas valoriser seulement la souffrance : la souffrance comme souffrance n'est pas la perspective évangélique. C'est pourquoi la notion que le Christ a souffert pour nous n'est pas à entendre au sens du mérite, car le mérite est une causalité morale. C'est une causalité, donc c'est une réponse à la question "Pourquoi ?". Et le mérite n'est pas une causalité physique mais ce que les philosophes appelaient une causalité morale.

Nous savons d'ailleurs que la notion de mérite n'est pas une notion clé fondamentale de l'Évangile puisqu'au contraire il critique intégralement la notion de mérite. Il substitue au mérite la notion de donation gratuite. Ceci ne me donne pas une réponse à la question du malheur mais évacue un certain nombre de fausses réponses qui ont eu cours ou qui traînent même dans les quartiers, car même un athée serait capable de dire : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? »

Cette question du “Pourquoi ?” est en particulier nocive dans le champ de la pensée théologique en général. Elle en est venue à régir toute la pensée théologique par la notion de Dieu cause efficiente, de Dieu fabricant (créateur si vous voulez). C'est défigurer la configuration originelle et fondamentale de l'Évangile que de commencer par Dieu créateur. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rapport mais pas celui qu'on pose. Ça paraît une question tout à fait innocente : « Pourquoi y a-t-il un monde ? » C'est celle du déisme de Voltaire lui-même : « Je ne puis songer que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.¹¹³ » Il y a un horloger et il le faut pour expliquer le monde. Or Dieu n'est pas fait pour expliquer le monde. C'est rabattre Dieu que de le réduire à une réponse à notre question “Pourquoi ?”. Ce n'est pas comme cela qu'il vient. C'est comme cela que la théologie l'apporte souvent, mais ce n'est pas comme cela qu'il vient.

J'espère que vous apercevez les raisons profondes et fondamentales des différentes choses que nous avons dites et qui paraissaient plus ou moins insolites ou inutiles peut-être au cours des rencontres de cette retraite.

Or c'est la même question “Pourquoi ?” qui est posée à propos du mal à une nuance près qui est la tonalité différente. Je peux poser de façon assez sereine la question « Pourquoi le monde ? » Réponse : c'est Dieu qui l'a fabriqué. Mais quand je pose la question “Pourquoi ?” à propos du mal, cette question prend le ton du ressentiment, et l'innocente question “Pourquoi ?” devient la question « POURQUOI !? ». Ce n'est pas la même tonalité. Il pourrait se faire qu'à la base de toute question “Pourquoi ?” il y ait, de façon inconsciente de notre part, quelque chose de vicieux et de vicieux, ce qui rendrait plausible et même nécessaire l'incapacité à y répondre. Je n'oublie pas ma première réponse : « Je n'en sais rien », mais je commence à savoir comment et en quel sens je n'en sais rien.

Si vous avez examiné les questions qu'on pose au Christ et la façon dont il se comporte par rapport aux questions qu'on lui pose, vous avez remarqué que certaines questions, souvent posées par les disciples, reçoivent une réponse de Jésus : ce sont les questions du bon cœur. Mais il y a d'autres questions : des questions pour prendre, c'est-à-dire pour surprendre, pour prendre au piège. Les questions piégeuses adressées au Christ sont nombreuses. À ces questions-là, ou il ne répond pas ou il répond par une pirouette.

Ainsi on lui pose une question piège : « Faut-il payer l'impôt à César ? ». Elle est absolument piégeuse car César est l'occupant. Réponse : « *Rendez à César ce qui est à César* si ça vous chante, mais l'important, c'est que *vous rendiez à Dieu ce qui est à Dieu* ». Car c'est ainsi qu'il faut la traduire, ce n'est pas l'instauration d'un pouvoir civil d'une part et d'un pouvoir religieux d'autre part. C'est la tonalité de la réponse, ce qu'elle dit effectivement ; les langues anciennes supportent très bien cette façon de parler. C'est un peu

¹¹³ L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer – Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger. (Voltaire, *Satires, les Cabales*)

comme Luther, quand il dit : « Péchez fortement mais croyez plus fortement encore. » Ce n'est pas une invitation à pécher mais ça veut dire : « même si vous péchez, l'important c'est que vous croyiez plus fortement encore. » Les catholiques se sont beaucoup servi de cette phrase pour vitupérer Luther, mais ce n'est pas valide : Luther ne faisait en cela que redire les paroles de Paul au sens où Paul les énonce.

Je pourrais donc soupçonner et examiner l'origine fondamentalement rancunière d'une question comme celle-là, non pas du tout que j'accuserais qui que ce soit, je n'accuse personne. Il ne s'agit pas ici d'une culpabilité que vous auriez de façon supplémentaire, mais d'une situation inconsciente. Car notre question “Pourquoi ?” paraît bien une question innocente, oui mais cependant elle est soupçonnable. Et ce qui rendrait compte du fait que la réponse n'est pas possible, c'est que la question n'est pas valide et cela à plusieurs titres : elle est peut-être soupçonnable de mauvais cœur comme nous en avons vu des exemples, mais en tout cas elle n'est probablement pas adaptée à autre chose que la gestion des causalités intra-mondaines.

Ceci rejoint d'ailleurs une série de questions posées à propos de Dieu. Par exemple la question qui court tout au long de l'histoire de la pensée occidentale : « Est-ce que Dieu aurait pu ? » (il aurait pu faire mieux). C'est une question nulle, d'une nullité que vous ne pouvez pas imaginer. Elle a sévi et elle a plusieurs fonctions. Au Moyen Âge, c'est une question qui reste encore de type philosophique, et à partir du XVI^e siècle elle devient une sorte de question enfantine. Le “aurait pu” du Moyen Âge signifie : est-ce que par exemple le concept de création implique le concept de résurrection, autrement dit : Dieu aurait-il pu créer le monde et ne pas venir mourir et ressusciter ? Cette question est évidemment une question d'un fonctionnement conceptuel de la pensée : est-ce que tel concept co-implique avec lui tel autre ou sont-ils distants ? Mais à partir du XVI^e siècle, la question “aurait pu” est une question quasi enfantine, on se représente Dieu comme un individu qui calcule des moyens pour des fins : non, ce n'est pas convenable qu'il ait choisi ça. Ce type de raisonnement est enfantin et nul ! Une notion de Dieu qui procède de cette façon demande largement à être purifiée.

c) Quatre indications pour conclure.

- Accéder à la pensée qui peut penser que « La rose est sans pourquoi » et qui pose du même coup que « L'épine est sans pourquoi ».

- Éviter les anthropomorphismes, les représentations du Dieu. Il faut purifier notre idée de Dieu, non par rapport à des symboles, mais par rapport à des images. C'est quand la pensée devient conceptuelle en théologie que prolifèrent les images sauvages autour de Dieu. Quand ne prolifère pas la pensée proprement conceptuelle, c'est que nous sommes dans un monde symbolique, qui est vécu précisément comme symbolique.

- Enfin la tâche serait de ne pas oublier l'action de grâces quand le bonheur est là, ne pas oublier qu'il se cache parfois comme semence dans le malheur ou la souffrance même ; c'est la thématique de la femme qui enfante dans l'évangile de Jean au chapitre 16.

- Et puis demander que la souffrance ne soit pas quelque chose qui nous écrase totalement.

Voilà les gestes simples que nous pouvons être amenés à faire.

Et pour terminer, ultimement : Pourquoi y a-t-il du mal ? Je n'en sais rien.

Si vous méditez un peu cela, vous verrez que ce n'est pas du tout décevant, c'est au contraire ouvrant. C'est ouvrant surtout en ce que c'est un lieu de purification de notre idée de Dieu. Les mauvaises questions qu'on ne sait pas résoudre ont ceci d'intéressant que le fait de pouvoir les dissoudre, les évacuer, les rendre vaines est toujours bénéfique, donne toujours d'avancer quelque part ailleurs que dans la question comme elle se posait.

III – Brève histoire de la croix et du signe de croix

1) Quelques indications tirées d'un document.

J'avais dit que je dirai quelques mots à propos de ce texte trouvé sur Internet (cf <http://pistevo.free.fr/files/signedelacroix.pdf>). J'en dis de façon générale que c'est une dissertation qu'un étudiant en théologie de première année aurait pu légitimement faire. Je dis “de première année” parce que c'est un texte documenté (l'auteur a été voir ce que les spécialistes ont dit de la question), mais ce n'est pas un travail de première main. Vous avez une biographie à la fin, c'est sérieux : Carcopino, Daniélou, Roguet, Rondet... des noms qu'on connaît, des gens qui ont travaillé de première main. J'ai dit néanmoins qu'il était de première année parce que c'est mal construit et mal résumé, mais ça donne des indications.

- **Nos deux questions.**

Il y a là des choses que nous n'avons pas développées parce que la question traitée dans ce texte correspond uniquement à la seconde des questions que nous posions.

Je vous ai dit d'entrée que le titre pouvait s'entendre de deux façons :

– le signe qu'est la croix, c'est-à-dire de quoi la croix est-elle le signe ; ce qui implique le sens, la signification, la symbolique de la croix que nous avons développée à partir de l'Écriture.

– L'autre question porte sur le signe de croix, c'est-à-dire la gestuelle (l'histoire de cette gestuelle, sa signification...). Or la signification de cette gestuelle plonge radicalement dans ce que nous avons fait, elle est donc pour nous d'une grande importance.

Mais parce qu'il n'a pas fait la première partie du travail, l'auteur se borne à étudier l'histoire d'une pratique. Ce n'est pas inintéressant mais ce n'est pas le tout de notre question. Et ça l'amène d'ailleurs à relever des choses autres que celles que nous avons relevées.

a) Se marquer ou être marqué : tav, sphragis, chrisma...

- **Référence au tav biblique.**

À propos de la gestuelle du signe de croix, l'auteur insiste beaucoup sur la référence au “tav” biblique¹¹⁴ – le “tau” grec qui s'écrit τ en minuscule et T en majuscule donnera notre

¹¹⁴ Tout ceci est repris dans [Le signe de croix : signe de la foi et configuration de l'homme. Extraits d'une retraite](#) et à la fin de ce message figure une annexe donnant des précisions sur le passage du tav au tau.

T à nous. Le tav est la dernière lettre hébraïque, donc c'est le thème du rapport de l'alpha et de l'oméga (la première et la dernière lettre grecque), thème connu par exemple par l'Apocalypse. Le tau n'est pas la dernière lettre grecque, mais ce n'est pas gênant.

De ce tav il en est question chez Ézéchiel essentiellement. Il s'agit d'une marque au front qui est un signe, mais un signe qui est gestué dans la mesure où on le fait sur soi-même ou sur autrui¹¹⁵. C'est un thème apocalyptique qui est repris aussi dans l'Apocalypse de Jean.

- **La sphragis.**

Ceci me fait penser du même coup à d'autres termes qui se trouvent chez Paul et chez Jean, en particulier le thème de la *sphragis*. *Sphragis* est un mot très fréquent chez Paul, il signifie le sceau, une marque qui scelle. Il se dit essentiellement à propos du pneuma. Il signifie fondamentalement que nous sommes intimement marqués par la foi, éventuellement par le baptême ou par ce qui précède le baptême (la première initiation chrétienne) ; donc une gestuelle de ce genre.

- **Le "caractère" produit par le baptême.**

Ensuite la théologie l'a largement utilisé pour indiquer la marque invisible que l'on reçoit au baptême. Le langage technique de la théologie parle de "caractère". Vous savez sans doute qu'il y a trois sacrements qui produisent un caractère : le baptême, la confirmation et l'ordre¹¹⁶. La gestuelle du baptême est bien visible, mais cette gestuelle laisse une marque invisible, intérieure, spirituelle, qui indique que le baptême n'est pas seulement le geste d'un moment mais une transformation permanente de l'être. On est baptisé dans un instant – "*sacramentum tantum transit*" (le signe gestuel passe) comme dit saint Thomas d'Aquin – mais reste *le caractère*, pour parler le langage de la théologie. Et ceci revêt une signification pastorale de toute première importance parce que, si le baptême donne la grâce de Dieu qui est le signe de la foi, la grâce de Dieu néanmoins peut se perdre par le péché grave et pour autant je n'ai pas à être rebaptisé ; c'est donc que le baptême comme baptême laisse une trace. Par ailleurs le sacrement de la Pénitence revivifie le caractère baptismal dans le domaine de la grâce. Cela justifie une pratique ecclésiale selon laquelle il y a des gestes sacramentaires qui ne se font qu'une fois et d'autres qui se réitérent comme la Cène (l'Eucharistie) ou la Pénitence.

L'histoire de la doctrine sacramentaire est une histoire longue, intéressante, pleine de choses étonnantes. La notion stricte de sacrement au sens où nous la connaissons aujourd'hui apparaît au XIIe siècle. Bien sûr les pratiques du baptême, de l'Eucharistie etc. sont originelles. Mais lier un certain nombre de ces gestes sous un concept commun qui est le concept de sacrement, c'est le travail du XIIe siècle¹¹⁷.

¹¹⁵ Le signe de croix tracé sur le front apparaît dans les rites baptismaux, il est mentionné par saint Basile. Il est mentionné par Tertullien : « Au moment de sortir et dans nos déplacements, au début et à la fin de toutes nos activités, au moment de nous habiller et de nous chausser, au bain, à table, en allumant les lumières, quand nous nous couchons, quand nous nous reposons, à chacune de nos activités, nous nous marquons le front avec le signe de la croix. »

¹¹⁶ Cf dans la session *Le Sacré dans l'évangile* (tag [SACRÉ](#)), chapitre VI, II - 1° d) La notion de "caractère". ([Ch VI : Le couple mustêrion/apocalupsis \(caché/dévoilé\) : les sacrements](#))

¹¹⁷ Cf note précédente : dans la session *Le Sacré dans l'évangile* tout le chapitre VI.

Cela, c'est à propos du mot *sphragis*. Ce sont des informations que je vous livre comme elles viennent. C'est tout à fait autre chose que la dure problématique que nous avons évoquée au début, mais il faut aussi informer.

- **Le chrisma.**

Il y a un autre terme qui, lui, est johannique, le terme de *chrisma*, dans deux passages de sa première lettre¹¹⁸ : nous sommes marqués du *chrisma*. Les exégètes se posent la question : est-ce un geste qui trace une marque en forme de croix, par exemple, ou est-ce une réalité intérieure ? Fondamentalement et essentiellement, le *chrisma* est une onction. Onction et chrismation sont souvent liées : le pouce enduit d'huile, j'enduis le front ou différentes parties du corps par un geste cruciforme. Mais ce *chrisma* indique surtout que mon cœur est enduit de pneuma, c'est-à-dire enduit de la connaissance que Dieu verse en moi. "Connaître, c'est être enduit de la vérité" : je trouve ça magnifique. La symbolique de l'enduire n'est pas du tout restée dans notre pensée effective. La symbolique baptismale, oui, et celle-là non.

b) Représentations de la croix.

- **Le chrisme.**

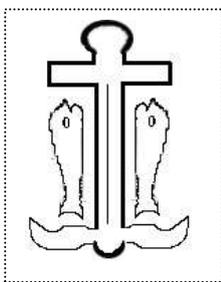
Nous venons de voir le *chrisma*, ce qui est intéressant par ailleurs car ce même mot de *chrisma* a désigné de façon postérieure ce qu'on appelle le chrisme. On me présentait avant-hier une petite croix dans laquelle il y avait un signe bizarre et on me demandait ce que c'était. Le voici :



C'est très ancien puisqu'on trouve ce signe dans les catacombes. Ce sont les deux premières lettres du mot Christos, Χριστός en grec : "Khi" : **Χ** et "rhô" : **Ρ**. Le mot *chrisma* garde une référence au mot Christos puisque le Christ est essentiellement celui qui est oint, et en même temps il induit la figure de la croix et même d'une croix à six branches.

Toutefois, il ne s'agit pas de la croix à six branches qu'on peut méditer par ailleurs et qui est la croix cosmique avec le haut, le bas, la gauche, la droite, l'avant, l'arrière et le centre¹¹⁹. Celle-ci est méditée très soigneusement par Clément d'Alexandrie (140-220 env.) dans les *Stromates* (Livre V, ch. VI, 35) à partir du chandelier à sept branches.

- **Les représentations de la croix dans les catacombes.**



A côté de la signation et du sens profond de la croix, il y a aussi un autre aspect, c'est la représentation de la croix à laquelle nous n'avons pas fait beaucoup de place.

Pour être très sommaire, je dirais qu'on trouve dans les catacombes des espèces de graffiti qui représentent des croix. Dans certains cas, elles peuvent avoir deux fonctions comme ce schéma des catacombes de Priscille (IIIe siècle) qui représente à la fois une croix et une ancre de bateau entre deux poissons...

¹¹⁸ Par exemple « *Le chrisma que vous avez reçu de lui, qu'il demeure en vous. Et vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous enseigne.* » (1 Jn 2, 27)

¹¹⁹ J-M Martin y a fait allusion au chapitre V, fin du I : "*Se laisser configurer par la croix...*".

● Croix de souffrance et croix de gloire.

Je poursuis un peu dans ce domaine de la documentation. Quant à la représentation proprement dite de la croix, nous avons vu qu'elle était impliquée dans son double sens de croix de souffrance mais aussi de croix glorieuse dans le geste de l'orant, que ce soient les trois enfants dans la fournaise ou Daniel dans la fosse aux lions¹²⁰... comme aussi un geste qui fait qu'on ressort indemne d'une situation périlleuse ; la situation périlleuse c'est la condition de notre quotidien.

On trouve pour la première fois au VI^e siècle une représentation du Christ sur la croix dans une église qui se trouve à Rome sur le mont Aventin, l'église Sainte-Sabine. Il y a deux portes d'entrée qui sont faites de bas-reliefs sculptés dans le bois. Elles datent du VI^e siècle, peut-être que l'une ou l'autre a été refaite, mais pour moi c'est remarquable. Pour la première fois vous voyez le Christ en orant et derrière lui la forme de la croix. C'est un Christ ressuscité, un Christ glorieux placé devant une architecture en forme de croix. Autrement dit la première crucifixion n'est pas une crucifixion doloriste.¹²¹

Vous savez par ailleurs que, dans le monde oriental, pendant longtemps, on a presque uniquement représenté le Christ ressuscité sur la croix. C'est seulement au XII^e siècle qu'on commence à anecdotiser la croix, c'est-à-dire à représenter un Christ douloureux sur la croix. On quitte alors le monde des symboles des premiers siècles, on quitte l'iconographie orientale également pour entrer dans un monde qui s'anecdotise¹²². C'est une déperdition en un sens, mais ça ouvre tout le champ de l'immense histoire de la peinture occidentale, car tout naturellement, lorsque le sens du symbole disparaît, apparaissent à la fois le concept d'un côté et l'anecdote de l'autre côté. Notre catéchisme est fait d'une espèce de mélange de concepts et d'anecdotes, ce que j'appelais jadis la structure anecdotico-logique du discours théologique classique. C'est l'avènement du concept univoque, du concept intellectuel qui évacue le symbole, mais il est remplacé par un imaginaire qu'on pourrait appeler un imaginal si l'on veut (certains l'ont fait).

Le XII^e siècle est un siècle extraordinaire, c'est la vraie première renaissance en Occident. Le XIII^e siècle est un siècle d'or à certains égards (pour la pensée théologique bien sûr), mais le XII^e siècle est à la fois le moment où apparaît l'aspect anecdotique, le moment où l'on fait des crèches (saint François), le moment où apparaissent les crucifixions doloristes parfois très belles structurellement, puis cela s'aggravera jusqu'aux crucifix doloristes.

¹²⁰ Ce sont deux récits tirés du livre de Daniel : le cantique des trois enfants dans la fournaise (Dn. 3, 52-90) Daniel dans la fosse aux lions (Dn 6, 2-29).

¹²¹ « Les besoins essentiels de l'homme étant la nourriture et l'orientation, les anciens ont déjà employé les symboles de l'orientation qui servirent ensuite aux chrétiens pour exprimer leur foi: l'arbre de vie et ses variantes, la rose des vents et la svastika. Les premiers chrétiens méditant sur le don de Dieu reconnurent la première forme de la croix du Christ dans la binette qui ouvre la terre pour lui faire germer le salut. Tardant à représenter l'instrument du supplice du Sauveur pour respecter le mystère qui s'y accomplit, ils lui prêtèrent la forme des branches de l'arbre de vie tendues vers les oiseaux pour qu'ils s'y abritent et s'en nourrissent. Simultanément ils représentèrent la croix comme un point de repère pour leur sécurité, utilisant les symboles des marins, mât des bateaux, ancre, phare, ou bien plus tard croix de carrefour, tous signes permettant une orientation et une stabilisation. Ce n'est qu'au Ve siècle qu'ils représentèrent le corps du Christ sur la croix. » (http://www.art-sacre.net/symbolique/f_130_1.html#669)

¹²² L'art, cependant, ne peut pas se passer entièrement de symboles, mais ils ne jouent plus le même rôle et n'occupent pas la même place.

Je faisais allusion par exemple au Christ de Grünewald¹²³ qui est à Colmar, et qui a sa justification aussi historiquement. Il ne garde pas le sens symbolique originel de l'Évangile. Cela s'explique par le contexte historique : c'est la période des grandes épidémies. L'Église, à travers ses ordres religieux, prend en charge ceux qui souffrent et les accueillent dans des institutions, des hospices, le plus souvent somptueusement aménagés. À travers cette humanité misérable et souffrante, c'est le Christ qu'on honore et on charge les plus grands artistes d'exécuter des tableaux ou des retables qui soutiennent la démarche de foi de ces malades en donnant un sens à leur souffrance. A Issenheim en particulier, le Crucifié souffre de leur maladie et en porte les stigmates sur son corps. Il peut donc les inviter à l'accompagner, à travers leurs souffrances, vers la vie de lumière qui apparaît quand on ouvre les volets du retable. Du point de vue de l'authentique pensée évangélique, c'est une sorte de déperdition, mais les siècles ont vécu leur foi avec les ressources propres du siècle, et un historien regarde cela sereinement, il ne s'agit pas de condamner. On peut à certains égards regretter que la grande symbolique soit perdue, mais c'est l'histoire.

c) Le signe de croix fait sur le corps¹²⁴.

Pour la gestuation qui est une gestuation autre que celle qui se référerait au *tav* initial, donc une gestuation plus ample comme celle que nous pratiquons aujourd'hui, on en situe la naissance (sur la foi de Daniélou et d'autres écrivains) entre le VIIIe et le XIIe siècle – ceci pour répondre aux questions qui avaient été posées à ce sujet. Il y a aussi des différences entre la façon de faire de l'Église d'Orient et de l'Église d'Occident : qu'on mette la main à plat, qu'on prenne 3 doigts, ou qu'on prenne 2 doigts. Mais c'est secondaire, ça a son histoire, ce n'est pas une question dont on puisse utilement débattre.

2) Deux informations tirées d'un autre document.¹²⁵

- **Pas de signe de croix dans le protestantisme.**

Je pense que l'autre petit texte est plutôt protestant, et je n'avais pas réalisé – j'ai pourtant participé parfois à des célébrations protestantes – que le signe de croix ne se pratiquait pas dans le protestantisme. Luther a dû parler contre cette pratique comme appartenant aux pratiques qui ne sont pas inscrites dans l'Écriture, pensait-il. Comme pratique, en effet, ce n'est pas inscrit dans l'Écriture. Il y a aussi toujours le risque d'un usage magique, ce qui

¹²³ Le **retable d'Issenheim**, consacré à saint Antoine, provient du couvent des Antonins à Issenheim, au sud de Colmar, où il ornait le maître-autel de l'église de la préceptorie. Il est l'œuvre, pour les panneaux peints (1512-1516), du peintre Matthias Grünewald, dont il constitue le chef-d'œuvre. Il se trouve aujourd'hui à Colmar, au musée d'Unterlinden. Les Antonins étaient spécialisés dans la maladie du feu de saint Antoine, ou maladie de l'ergot de seigle, qui se traduisait par des hallucinations, des pustules purulentes sur tout le corps et des membres affreusement déformés qu'il fallait souvent amputer. Le Christ est représenté atteint de la même maladie. L'identification avec les malades est poussée très loin : le réalisme de sa chair purulente est difficilement soutenable et la pliure d'un des volets du retable suggère l'amputation d'un bras. Sur un des volets, la représentation des tentations de saint Antoine évoque les hallucinations.

¹²⁴ Il s'agit ici du signe qu'on fait en disant « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. » et en traçant une verticale du front à la poitrine, et d'une horizontale allant d'une épaule à l'autre.

¹²⁵ Ce texte en téléchargement au début du message contenant le chapitre VI ; sur internet on le trouve sur <http://www.gotquestions.org/Francais/signe-de-croix.html>

reste vrai, encore que là il faille être très prudent dans le jugement que nous portons sur ces différentes gestuations.

- **Les deux fonctions de la croix.**

On trouve aussi dans ce texte des choses qui sont dites en passant et qui sont intéressantes. Je les connais bien, j'ai lu cela dans des textes du IIe siècle.

Par exemple le caractère du signe de la croix qui fait fuir les démons. Dans la pratique – et là on reste dans le domaine de l'exorcisme, ça ne dit plus grand-chose aujourd'hui. Mais ces pratiques ont existé et c'était même fondé sur l'Évangile, ce n'était pas nécessairement des pratiques de sorcellerie. On disait : « la croix fixe et sépare », je crois vous avoir dit cela. Nous retrouvons là la fonction de *pexis* : *pegnumi*, je plante, donc ça a une signification verticale. Et nous avons dit l'importance de la position d'un point central et de l'ouverture d'une verticalité, donc des premières relations constitutives de l'homme debout. Mais en même temps la croix sépare la droite et la gauche (elle ouvre), et aussi l'avant et l'arrière. Mais comme la gauche est considérée comme les ténèbres et la droite comme la lumière dans une certaine perspective, les serviteurs de la ténèbre, les démons, les influences maléfiques, sont réputés être mis en fuite par le signe de la croix. Il en reste quelque chose, je pense, dans les turlupinades imaginaires des vampires et autres histoires du même genre. C'est une information comme ça en passant, sans grande signification.

Préparer une parole de fin de retraite.

Voyez bien ce que j'ai fait parce que demain soir, c'est notre dernière séance et chacun est invité (ceux qui le veulent) à essayer de dire en quelques mots quelque chose qui aurait été le fruit de cette retraite ou de nos réflexions – ce ne sera pas la même chose pour chacun – une chose essentielle qu'on aurait entendue de cette retraite et qui se met à nous parler, que nous voudrions encore méditer par exemple ; et puis aussi la chose qui resterait la plus difficile à entendre, qui pose problème, qui pour nous encore est répulsive. Donc une rose et une épine, une chose heureuse et une difficulté permanente. Ce sera assez intéressant parce que ce ne sera pas la même chose pour les uns et pour les autres, j'imagine. Ça nous fera prendre conscience de tout ce qu'il y avait à entendre, de ce que nous avons entendu qui nous touche et de ce que les autres ont entendu.

Introduction et homélie

L'apparition du Ressuscité à Marie-Madeleine

... Aujourd'hui c'est la fête de la Madeleine comme on dit à Vézelay. Faute de monter à la Madeleine¹²⁶, nous allons essayer de gravir ce sommet de l'écriture johannique qui est le récit de l'apparition du Ressuscité à Marie-Madeleine : que nous cueillions les fruits de son expérience et que nous participions à cette rencontre de la dimension ressuscitée de Jésus.

Pour cela demandons sur nous son regard de pardon, qu'il nous rende plus aptes à nous approcher de ce qui est en question-là.

2 Cor 5, 14-17

En effet, l'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous, et qu'ainsi tous ont passé par la mort. Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. Désormais nous ne connaissons plus personne à la manière humaine : si nous avons compris le Christ à la manière humaine, maintenant nous ne le comprenons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né.

Jn 20, 1-2 ; 11-18

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » [...]

Marie Madeleine restait là dehors, à pleurer devant le tombeau. Elle se penche vers l'intérieur, tout en larmes, et, à l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé, elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui demandent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répond : « On a enlevé le Seigneur mon Maître, et je ne sais pas où on l'a mis. »

Tout en disant cela, elle se retourne et aperçoit Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui demande : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Le prenant pour le gardien, elle lui répond : « Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le reprendre. » Jésus lui dit alors : « Marie ! » Elle se tourne vers lui et lui dit : « Rabbouni ! » ce qui veut dire : « Maître » dans la langue des Juifs. Jésus reprend : « Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. »

Le texte que nous venons d'entendre comporte un avant et un après. Il y a un point où tout se retourne, même Marie-Madeleine. Ce point c'est la parole, la parole simple de Jésus qui dit « Mariam », la parole qui la ré-identifie à son nom, au sens intime de son nom comme

¹²⁶ La basilique est en haut d'une colline.

appel, et c'est cela qui lui ouvre les yeux. Nous verrons que dans la première partie elle ne voit rien, elle constate des choses. À partir de cela elle pourra dire « *J'ai vu le Seigneur* » c'est-à-dire « J'ai vu le Ressuscité ». Ceci respecte le sens johannique de l'expérience spirituelle : « *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux [...] et que nos mains ont touché [...], cela nous vous l'annonçons* » (1 Jn 1, 1-2). C'est entendre qui donne de pouvoir dire « j'ai vu ». Et ici il y a le "*Ne me touche pas*", nous verrons tout à l'heure la signification de cela.

La première partie est aussi conforme à la description que fait Jean de toute expérience spirituelle qui commence dans le trouble et dans les pleurs (« *Amen, amen je vous dis, vous pleurerez et vous lamenterez* ») ; trouble qui induit la recherche : Marie Madeleine cherche : *zêtêsis*, c'est le mot de la recherche, elle questionne, elle est dans le manque. Mais elle cherche mal car elle cherche un cadavre, elle ne sait pas ce qu'elle cherche, du moins elle ne sait pas ce qu'elle va trouver. Elle ne trouvera pas ce qu'elle cherche, il faudra ce retournement induit par la parole de Jésus, il faudra qu'elle soit ré-identifiée pour pouvoir identifier Jésus de nouvelle façon. Il faut que notre cœur change pour que nous puissions voir la dimension ressuscitée de Jésus.

Les anges qui sont là ne font aucun problème. Les anges sont toujours là quand il y a une manifestation de la présence et de la gloire de Dieu, ils en sont les prodromes.

Elle questionne : « *Où l'as-tu mis ?* », Jésus est là. Dans ce processus de recherche, d'absentement, la présence de Jésus debout ressuscité est là. Le temps n'est pas encore venu de le reconnaître. C'est la parole qui lui donne de le reconnaître, cette parole simple : « *Mariam* ». La réponse de Marie est belle : « *Rabbouni* ». Elle aurait pu dire beaucoup de choses : “Oh Jésus, mon ami !”, je ne sais pas... mais “Rabbouni”, autrement dit “Rabbi” c'est-à-dire “Maître” (didascalie). Cette parole la fait se reconnaître elle-même, se constituer comme disciple : elle est la disciple, la première qui voit Jésus, et c'est pourquoi son expérience est exemplaire de toute expérience qui voit la dimension ressuscitée de Jésus. C'est dans sa parole à elle où la relation à Jésus est relatée, c'est dans sa parole que se fonde et s'appuie notre propre regard qui nous permettra, ayant entendu la parole, de dire : “J'ai vu”. Cette ré-identification se manifeste par le retournement, un retournement intérieur, car il y a deux retournements, et si on y regarde bien, à la fin elle se retrouverait à l'envers par rapport à Jésus. Il s'agit de retournement du cœur, de retournement intérieur, ce qu'on appelle conversion. Donc elle reconnaît Jésus comme le Seigneur.

Nous disions que c'est entendre qui donne de voir, en effet la parole essentielle, c'est la parole “Vois”, “Voici”, la parole qui donne que je voie. Seulement le voir laisse encore dans une distance, et le voir pour Jean s'accomplit ultimement dans la proximité : venir vers, toucher. C'est pour ça que le verbe toucher vient en troisième position lorsqu'il relate ce processus exemplaire de l'approche de Jésus. Ici cependant nous lisons « *Ne me touche pas* » et il faut entendre “Ne me touche pas encore”. L'adverbe “encore” se trouve plus loin : « *Je ne suis pas encore monté vers le Père.* » Cette phrase peut paraître étrange puisque, dans le premier christianisme, la résurrection c'est que Jésus aille vers le Père. Donc ici la résurrection n'est pas encore pleinement accomplie, ce n'est pas l'heure encore de la proximité, du toucher. Ce qui manque, c'est que l'humanité tout entière soit aussi ressuscitée : « *Va trouver mes frères pour leur dire que je monte – je suis en train de*

monter, la résurrection est en train de s'accomplir – *vers mon Père qui est désormais votre Père* – ce qui permettra de dire “Notre Père qui es aux cieux” – *vers mon Dieu qui est désormais votre Dieu*. »

Cette résurrection au sens plein du terme n'est accomplie que lorsque l'humanité tout entière l'a accomplie. Mais elle est d'une certaine manière déjà accomplie par cet épisode même à la mesure où Marie-Madeleine, c'est toute l'humanité, comme la Samaritaine c'est toute l'humanité. La figure féminine de l'humanité, c'est la figure des étapes, de la marche, de la progression, de la recherche. Et ici c'est toute l'humanité qui est féminité par rapport à la christité plénière qui est Jésus.

Nous avons parlé de mâle et femelle. Ici nous avons un exemple de la féminité en tant qu'elle est un concept qui précède des caractéristiques particulières de la femme, et qui sont sans doute plus ou moins implicitement dans ce texte. En effet, le fait d'être femme se déploie en différentes manières : être vierge, être mère, être épouse, veuve, stérile etc. ce sont des aspects différents. C'est pourquoi la féminité est plus fondamentale que tous ces aspects différents, et c'est cela que représente ici Marie-Madeleine, l'humanité tout entière.

Il y aurait encore des heures et des heures à parler à partir de ce texte¹²⁷. Vous concevez bien qu'il est d'une profondeur, d'une importance, d'une écriture merveilleuse. Mais il est temps que je m'arrête, à vous de poursuivre intérieurement.

¹²⁷ Il est très longuement commenté dans [Jn 20, 11-18 : Apparition du ressuscité à Marie-Madeleine. Première lecture](#) et [Jn 20, 11-18 : Relecture à la lumière de Jn 16, 16-32. Le double retournement](#).

Chapitre VII

La crucifixion en Jean 18-19 ; paroles de fin de retraite

Voilà notre dernier matin de méditation commune. Cette méditation du signe qu'est la croix culmine dans la scène même de la crucifixion. Elle se trouve en saint Jean au chapitre 19, particulièrement les versets 28 à 37.

Cependant, dans un premier temps je vais situer cet épisode dans l'ensemble de la Passion de Jésus. Nous prendrons ensuite l'étude de ces versets dans un deuxième temps, et enfin nous aborderons une relecture que saint Jean lui-même fait de certains éléments de cet épisode, au chapitre 5 de sa première lettre.

I – La crucifixion en saint Jean

1) La Passion comme intronisation royale du Christ.

La Passion du Christ est comme un genre littéraire commun qui a une certaine autonomie et qui se retrouve dans les quatre évangiles. Bien sûr ce genre commun aux quatre est cependant traité dans une visée différente, ou un souci différent, par chacun des évangélistes. Cela se manifeste par le choix préférentiel de tel ou tel épisode qui est présent dans l'un, pas dans l'autre, et surtout par la visée, par ce qui porte l'ensemble du texte.

Pour dire les choses immédiatement de façon paradoxale, le récit de la Passion en saint Jean est en fait le récit de l'intronisation royale du Christ, c'est-à-dire qu'il y a méprise, on se méprend sur ce qui se passe. Il y a ce qu'on voit ou croit voir, et ce qu'il en est.

- **L'indication en Jean 10.**

En faisant cela Jean est conforme à ce qu'il a indiqué dans les deux petits versets qui se trouvent au chapitre 10, auxquels nous avons fait allusion à plusieurs reprises : « *Ma vie, personne ne la prend, je la donne. J'ai reçu du Père le pouvoir de la donner et de la recevoir.* » (v. 18-19) C'est dans le moment même de l'humiliation que se célèbre la gloire. C'est dans le moment même de la mort que triomphe la vie et que se manifeste la royauté du roi Messie.

- **Le mot de Caïphe en Jean 11.**

Sur cette multiple méprise, il y a longtemps aussi que saint Jean nous a prévenus : à la fin du chapitre 11, un mot de Caïphe montre que, dans le moment où on veut faire taire Jésus (donc la Parole), c'est le moment où ça parle car sans le savoir Caïphe témoigne.

Nous lisons au chapitre 11, à la fin de l'épisode de la résurrection de Lazare, un conciliabule entre les grands prêtres pour savoir ce qu'il faudrait faire de Jésus qui devient de plus en plus gênant : « ⁴⁹*Or l'un d'entre eux, Caïphe, étant grand prêtre de cette année-*

là, dit : “Vous ne savez rien, ⁵⁰ne calculez-vous pas qu'il vous est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple et que toute la nation ne périsse pas”. » Sacrifier un innocent pour éviter le désordre de la nation, c'est un calcul politique sordide, c'est une parole d'une grande banalité politique. Seulement saint Jean ne l'entend pas comme cela. Bien sûr c'est ce que veut dire Caïphe, mais ça dit autre chose. En fait, il ne sait pas ce qu'il dit. Jean poursuit : « ⁵¹*Il dit cela non pas de lui-même, mais étant grand prêtre de cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour le peuple, ⁵²mais non pour le peuple seulement, mais en sorte que les enfants de Dieu dispersés (ta dieskorpisména : les déchirés) il les rassemble (synagagê) pour être un.* » C'est tout le mystère christique.

● **Le mot de Pilate en Jean 18.**

Nous allons retrouver la même chose au cours du récit de la Passion : Pilate ne sait pas ce qu'il dit. Nous sommes au chapitre 18.

« ³⁷*Pilate lui dit : “N'est-ce pas que tu es roi ?”* » Nous sommes ici dans une question fondamentale de l'Évangile, la question : « *Que dites-vous que je suis ?* ». Pierre lui-même avait témoigné de bonne heure : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* », c'est en Matthieu 16, verset 16 ; et Jésus lui avait bien fait comprendre que ce n'est pas lui qui parlait et que cela lui était donné de par la révélation du Père. Donc c'est le double sens de la parole.

Dans le cas présent : « *Jésus répondit : “C'est toi qui dis que je suis roi”* » c'est lui qui prononce la parole “Tu es roi”, peut-être que tu l'as entendu dire par d'autres mais tu le dis. Et il y a un grand développement sur la royauté christique : il n'est pas roi au sens banal du terme, mais il est fondamentalement roi en ce sens qu'il apporte l'espace de vérité.

● **L'intitulé écrit par Pilate en Jean 19.**

Et ça se poursuit au chapitre 19 : « ¹⁹*Pilate écrivit aussi un intitulé qu'il plaça sur la croix. Il y était écrit : Jésus le Nazôréen, le roi des Judéens.* » Mais on lui fait remarquer : « ²¹*N'écris pas : “le roi des Judéens”, mais que “celui-là a dit : Je suis le roi des Judéens”.* » Mais « ²²*Pilate répondit : “Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit”.* » C'est écrit, ça se lit. Là aussi, Pilate n'est pas maître du sens ultime de sa parole. Cela précède la figure de celui qui règne à partir du bois.

2) La crucifixion selon Jean 19, 28-37.

Nous en venons maintenant à notre texte proprement dit.

« ²⁸*Après cela, Jésus, sachant que maintenant tout est achevé (accompli), afin que soit achevée l'Écriture, dit : “J'ai soif”.* » Par parenthèse, cette parole-là, nous l'avons déjà entendue dans le récit de la Samaritaine au chapitre 4 où Jésus lui dit : « *Donne-moi à boire* », le rapport est fait explicitement par saint Jean. On m'a demandé parfois : le texte ne dit pas si finalement elle lui a donné à boire. Mais si, c'est dit, car il a soif de quoi ? De la Samaritaine, c'est-à-dire de l'humanité. Et effectivement la Samaritaine, le confessant comme sauveur du monde, se donne à sa suite. Ce qui me permet de dire cela, ce sont beaucoup de choses : "l'heure" qui est celle de la Passion (la sixième heure) ; au début du récit "la fatigue", car il faut entendre la grande fatigue de Dieu ; et puis surtout ce qui n'est

pas dit explicitement du boire est dit explicitement du manger, car lorsque les disciples lui apportent à manger et disent « *Rabbi, mange* », Jésus dit : « ³²*J'ai à manger une nourriture que vous ne savez pas. [...].*³⁴*Ma nourriture est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé et que j'achève son œuvre.* » Il est en train d'accomplir l'œuvre ici, c'est cela qui le nourrit, et c'est de cela qu'il avait faim, et c'est de cela qu'il avait soif.

Puis on lui donne du vinaigre. « ³⁰*Quand il eut pris du vinaigre, Jésus dit : “C'est achevé (accompli)” ; et inclinant la tête, il livra le pneuma.* » Les Synoptiques disent : « Il rendit l'âme » ce qui est la façon banale de dire mourir. De façon fort intentionnelle, il y a ici en grec¹²⁸ le verbe donner avec un préfixe, donc livrer, délivrer à : livrer le pneuma. Nous allons voir en effet que le moment de la croix, non content d'être le moment de la résurrection, est aussi le moment de la Pentecôte, c'est-à-dire ce point à partir duquel flue sur l'humanité l'Esprit christique.

« ³¹*Les Judéens, puisque c'était la Préparation, pour que ne demeurent pas sur la croix les corps pendant le shabbat – car c'était un grand jour que ce shabbat-là – demandèrent à Pilate de leur briser les jambes et de les enlever (les corps).*³²*Les soldats vinrent donc; ils brisèrent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié en même temps que lui (Jésus).*³³*Venant vers Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes.*³⁴*Mais un des soldats, de sa lance, lui ouvrit le côté. Et sortit aussitôt sang et eau.* » Ici “sang et eau”, les deux mots sont liés sans article. Nous avons ici la mention des trois flux qui symbolisent l'Esprit : le pneuma (le souffle), l'eau et le sang. Il y a donc là, à l'intérieur même de la crucifixion, une Pentecôte.

Il y a même une petite Pentecôte chez Jean le soir du premier jour de la semaine, c'est la rencontre avec les Onze (après la rencontre matinale avec Marie Madeleine) : « *Il insuffla et leur dit : “Recevez le Souffle Sacré (l'Esprit Saint)”.* » (Jn 20, 22).

« ³⁵*Celui qui a vu a témoigné, et vrai est son témoignage. Et celui-ci sait qu'il dit vrai en sorte que vous aussi vous croyiez.* » Voilà une insistance qui serait déplacée s'il ne s'agissait pas de manifester le point essentiel de ce qui est question. On témoigne de la résurrection qui est en même temps le point de diffusion du pneuma. C'est l'objet du témoignage, on témoigne de cela que Jésus est mort et ressuscité.

« ³⁶*Ces choses arrivèrent, afin que l'Écriture s'accomplît : “Ils ne lui briseront pas l'os”.*³⁷*Et une autre Écriture dit encore : “Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé.”* » Voilà deux petits mots. Ne pas briser l'os c'est la recommandation qui est faite pour la préparation de l'agneau pascal (*Ex 12, 46*). Autrement dit toute la mystique de la Pâque est introduite dans cet épisode. Vous avez des recettes de préparation de l'agneau pascal qui précisent ce point.

Je rappelle que l'os, dans la symbolique biblique, est une façon de dire l'être lui-même en tant qu'il est persistant et durable, parce qu'il dure le plus longtemps dans le processus de corruption.

La thématique de l'agneau pascal nous introduit ici dans un langage – il n'est pas développé dans le contexte mais simplement rappelé – qui est une lecture sacrificielle de la

¹²⁸ Le verbe grec est *paradidômi* : livrer (*para* est le préfixe, *didômi* est le verbe donner).

crucifixion. Nous savons que c'est un des multiples langages qui sont mis en œuvre, qui appartiennent au tissu, à la texture même de notre Écriture, comme un autre langage, le langage de la victoire par exemple. Il y est fait allusion souvent dans la première lettre de Jean sous la mention du sang.

Parenthèse : Le témoignage du Baptiste sur l'agneau de Dieu.

Et nous en avons un témoignage initial et très étonnant dans les premières pages de l'évangile de Jean, c'est le mot que nous redisons si souvent et qui est peu parlant à nos oreilles : « *Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* ». Il y a du reste rassemblement de plusieurs types de sacrifices qui sont réunis dans une pensée commune ici, mais surtout ce mot est le témoignage du Baptiste. Vous vous rappelez l'importance du témoignage pour la constitution même de ce premier chapitre, les différents témoins : l'Écriture, le Baptiste, nous qui avons vu et qui témoignons, comme le fait Jean ici qui insiste sur le témoignage à nouveau.

Et ce témoignage est très important, chose que nous n'avons pas eu le temps de dire, mais qu'il faut réintroduire comme une autre caractéristique de l'évangile de Jean : c'est que toute vérité se tient dans le témoignage de deux ou trois. Cette phrase est reprise également par Paul, mais en passant, alors qu'elle est structurelle chez saint Jean. La même chose ici. C'est une phrase du Deutéronome (Dt 17,6 ; 19,15), qui règle la façon de conduire les procès : on ne peut pas se contenter du témoignage d'un seul, il faut un témoignage de deux ou trois pour qu'il y ait présence de la vérité.

La vérité se tient entre le témoignage de deux, c'est très important pour étudier la notion de vérité chez saint Jean. D'une simple procédure pratique qu'on comprend très bien, saint Jean fait le principe même de l'intelligence du mot de vérité. En effet c'est récurrent dans l'évangile de Jean, mais le témoignage du Baptiste occupe une place particulièrement importante.

Nous avons déjà énuméré une série de témoignages : la Torah, les Prophètes, nous, etc. mais ici il s'agit d'une autre série, la série ciel et terre. Ciel et terre témoignent, sont les deux témoins qui sont ad minimum requis. En effet dans les deux cas il y a la voix : une voix venue du ciel et le Baptiste dit « *Je suis la voix qui appelle dans le désert* » (Jn 1, 23). Ciel et terre sont les deux témoins – « Je suis venu pour témoigner ». En effet le Baptiste parle à partir de la terre comme il est dit ensuite à la fin du chapitre 3 de façon précise, dans un petit passage très intéressant parce qu'il accumule un certain nombre de réflexions qui donnent le sens de ce qui précède et de ce qui va suivre. En particulier, il y a ici, à la fin de ce chapitre 3, un principe de lecture de l'épisode de Cana (chapitre 2) et de l'épisode de la Samaritaine (chapitre 4), sur le rapport époux / épouse et ami de l'époux, qui nous donne la signification profonde de ces épisodes.

Mais ici c'est le Baptiste en tant qu'il parle à partir de la terre (Jn 3, 31). Notez bien qu'il lui est donné d'en haut de parler à partir de la terre, ce n'est pas comme s'il y avait un témoignage qui soit de notre propre cru d'un côté, et puis un autre du ciel, d'autre part. C'est l'entrecroisement de deux appels, de deux vocations données : l'appel (la voix) du ciel et la voix venue de la terre.

Vous voyez qu'il y a tout un réseau de significations. Je vous assure que je ne les invente pas par plaisir, elles sont attestées. On pourrait montrer cela avec beaucoup plus de rigueur, d'autant plus que la question de « qui témoigne de moi ? » est récurrente

dans l'évangile de Jean avec deux types de réponse : « *si je témoigne de moi, mon témoignage n'est pas vrai, c'est un autre qui témoigne de moi, c'est-à-dire le Père* » (Jn 5, 31-32) ; et ailleurs « *même si je témoigne de moi, mon témoignage est vrai – c'est apparemment le contraire, mais il explique – parce que je sais d'où je suis venu et où je vais.* » (Jn 8, 14). Voilà un exemple de phrases apparemment contraires chez Jean et qui ne sont nullement contraires, mais l'apparente contrariété ou contradiction est quelque chose qui incite à lire plus attentivement.

Nous avons donc situé là un mot que notre liturgie nous donne de dire, qui n'est pas celui que nous aurions choisi spontanément de dire à ce moment-là. Mais justement nous avons ici un indice.

Donc cette première citation « *Ils ne lui briseront pas l'os* » a pour but de relier au mystère pascal la crucifixion.

Et enfin l'autre citation est en Zacharie : « *Ils regarderont celui qu'ils ont transfixé* ». C'est ce qu'on appelle communément la transfixion. Ceci rappelle autre chose : regarder le signe pour être sauf, nous avons vu cela dans l'épisode du serpent d'airain (Jean 3).

Donc nous avons ici un certain nombre de réponsances qui peut-être ne sautent pas aux yeux à première vue, mais qui sont dignes d'être remarquées.

3) Eau, sang et pneuma en 1 Jean 5, 5-10.

En troisième lieu comme je l'ai annoncé, nous allons essayer d'éclairer le mystère des fluides, l'eau, le sang et le pneuma (l'esprit, le souffle) qui représentent trois des quatre éléments traditionnels. En effet le souffle c'est traditionnellement l'air, l'eau c'est l'eau, et le sang est dit chez les anciens dans la typologie du feu (si l'on peut dire). Nous allons donc maintenant examiner cela dans le chapitre 5 de la première lettre de Jean.

a) Première lecture du texte.

Je lis bravement mais il faudra qu'on y regarde de très près ensuite.

« ⁵*Qui est celui qui vainc le monde* – voyez, je disais qu'il y avait la thématique de la victoire : c'est un autre mode d'expression symbolique, de même que le langage sacrificiel ; c'est le langage mythique d'un combat où nous sommes victorieux, qui est le combat contre la mort. On le trouve aussi chez saint Paul : « *Ô mort, où est ta victoire ?* » (1 Cor 15, 55). C'est constant – *sinon le croyant que Jésus est le Fils de Dieu.* » Fils de Dieu signifie ressuscité : « *Fils de Dieu de par la résurrection d'entre les morts.* » (Rm 1, 4).

« ⁶*Il est Celui qui vient par eau et sang* – nous avons la même expression « *sang et eau* » dans le récit de la transfixion – *Jésus Christos (Jésus oint) ; non pas dans l'eau seulement mais aussi dans l'eau et dans le sang. Et le pneuma est celui qui témoigne, puisque le pneuma est la vérité.* ⁷*Car trois sont les témoins :* ⁸*Le pneuma et l'eau et le sang, et les trois sont un (vers un).* » Ce n'est pas moi qui inventais quand je mettais en évidence ces trois fluides, c'est repris explicitement par Jean lui-même.

« ⁹*Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand. C'est ceci le témoignage de Dieu, [c'est celui] qu'il a témoigné au sujet de son Fils.* » Le témoignage de Dieu : cette diffusion de pneuma, eau et sang.

« ¹⁰*Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage en lui. Celui qui ne croit pas à Dieu le fait menteur, puisqu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a témoigné au sujet de son Fils.* »

Je vous signale que nous trouvons déjà le même ternaire dans l'épisode du Baptême, qui comme chacun sait, est la première mise en scène de la Résurrection. Car la Résurrection n'est jamais un épisode comme tel, il n'y a pas de récit de Résurrection, il y a des récits d'apparitions du Ressuscité. Donc la Résurrection se récite dans d'autres épisodes : dans la crucifixion chez Jean comme nous sommes en train de le voir, mais déjà dans la scénographie du Baptême, ce qui est attesté encore par l'expression « *Tu es mon Fils* » – Fils de Dieu, c'est la célébration de la Résurrection.

Quand on parle du témoignage que le Père a rendu au Fils, on peut faire allusion aussi bien au témoignage verbal de « *Tu es mon Fils* » lors du Baptême qu'à ce beau témoignage que le Père a rendu au Fils en le ressuscitant d'entre les morts, car c'est la même chose (voir Ac 13, 33).

Donc il nous faut voir cela en détail.

b) Nouvelle lecture attentive aux énumérations.

● **V. 6a : « ⁶*Il est Celui qui vient par eau et sang* » : C'est un hendiadys.**

Un hendiadys, mot de la rhétorique occidentale, c'est l'emploi de deux mots pour dire une seule chose – ici : de cette eau-là qui est sang ; sang et eau c'est la même chose. Ce qui caractérise l'hendiadys généralement c'est que, si c'est employé avec préposition, il n'y a qu'une préposition pour les deux mots et il n'y a pas l'emploi de l'article.

Vous avez des hendiadys très nombreux chez Jean « *plein de grâce et vérité* » ; « *adorer en pneuma et vérité* » : pneuma et vérité, c'est la même chose. Il est très intéressant de méditer comment la véritable unité se témoigne par deux. La véritable unité n'est pas la solitude, mais l'union de deux choses qui disent le même à un micron près.

Le mot de micron, je le prends à l'évangile de Jean : « *Un micron et vous ne me constaterez plus, un micron à rebours et vous me verrez* » (Jn 16, 16) : c'est-à-dire que son absence (car « *Il vous est bon que je m'en aille* ») est l'autre face d'une présence neuve et d'un autre type, à un micron près. Invitation à méditer sur le un et deux. C'est le plus élémentaire des calculs mais c'est aussi le plus haut mystère, le rapport de l'un et du deux.

Donc nous avons ici dans un premier temps cet hendiadys. Ce qui ne nous étonnera pas parce qu'il y a un rapport entre l'énumération ternaire et l'unité. L'unité est l'accomplissement de ce rapport parce que l'unité est déjà secrètement en semence dans le deux. La véritable unité, c'est la bonne façon d'être deux ou trois. Nous avons déjà dit cela à propos du galet qui est une autre façon de penser l'unité. En effet on apprendra qu'ils sont trois pour être un : « *les trois sont pour être un (oi treis eis to en eisin)* ». Pour l'instant les deux (eau et sang) sont d'une certaine façon *un* dans la mesure où nous avons un hendiadys.

Parenthèse : l'hendiadys "eau et pneuma" en Jn 3, 5

Un hendiadys important se trouve dans la réponse de Jésus à Nicodème. C'est l'expression « *naître d'eau et esprit* » : « *Si quelqu'un ne naît pas d'eau et pneuma, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* ». Ce n'est pas du tout notre idée du baptême où l'eau visible symbolise l'esprit invisible. Eau et esprit ici sont deux noms du même. Je le sais par saint Jean, chapitre 7, verset 37. Il n'y a pas de séance où je n'aie cité ce passage tellement c'est important pour la compréhension de l'écriture johannique.

C'est le dernier jour de la fête de Soukkot, le grand jour de la fête. Jésus est debout dans le temple et il crie – voilà une solennité prodigieuse – « *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et boive. Celui qui croit en moi, des ruisseaux d'eau couleront de son sein* ». Jean fait ensuite l'exégèse : « *Il parlait du pneuma* ». Quand Jésus dit "eau" dans certaines circonstances (il y a eau et eau nous l'avons vu) il parle du pneuma.

Donc la phrase : « *si quelqu'un ne naît pas d'eau et pneuma, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* » (Jn 3, 5), doit se traduire « *si quelqu'un ne naît pas de cette eau-là qui est le pneuma...* » ; car naître d'eau et de pneuma, c'est la même chose qu'entrer dans l'espace de Dieu », c'est entrer dans le royaume de Dieu, l'espace qualifié, l'espace régi de Dieu. Cette phrase à Nicodème est prodigieuse. Quand on pense qu'une phrase comme celle-là a pu être comprise : si le petit enfant n'est pas baptisé avant qu'il ne meure, il ira en enfer ou... ! Rien à voir ! Premièrement il ne s'agit pas du baptême, il s'agit de la foi ; mais toute foi est baptismale, nous avons dit cela, donc le mot baptême n'est pas insensé. Cependant ce n'est pas à partir de notre idée du baptême qu'il faut entendre cette phrase, c'est le baptême qu'il faut entendre à partir de cette phrase, donc c'est l'inverse. Nous injectons constamment nos prétendues connaissances postérieures qui nous empêchent d'entendre de façon originelle la parole.

- **V. 6b : "Dans l'eau et dans le sang", ce n'est pas un hendiadys.**

Seulement je ne sais pas si vous avez fait attention, j'ai traduit « *Celui qui vient par eau et sang* » et ensuite : « *non pas dans l'eau seulement mais aussi dans le sang* » : là nous n'avons plus d'hendiadys puisqu'il y a deux fois la préposition et en plus il y a à chaque fois l'article. Ici nous nous acheminons vers l'accentuation du deux qui était dans le un précédent. Nous prenons cette direction parce que nous allons vers l'idée de témoignage, et qu'il faut deux témoins.

- **V. 7 : trois témoins qui vont "vers un".**

Jean ajoute aussitôt : « *et le pneuma est celui qui témoigne* ». Ceci amène l'idée de témoignage et ajoute un troisième élément qui est le pneuma, qui est éminemment le témoignant puisque le pneuma est la vérité.

« *Parce que trois sont les témoins* – nous voici au trois – *le pneuma et l'eau et le sang, mais les trois sont vers un (ou pour un)* ».

Peut-être que cela tout de suite ne parle pas beaucoup mais c'est un excellent exercice pour apprendre à lire saint Jean en étant très attentif aux articulations de sa pensée. Si le bénéfice de cette lecture n'est pas immédiat pour vous quant au contenu, cela présente néanmoins une approche pour quelqu'un qui veut apprendre à lire l'écriture de Jean.

4) La totalité du mystère telle que méditée par Jean.

Pour conclure, je vais reconduire à ce qui était le point de départ, à savoir que Jean ne considère jamais à part les éléments qui structurent l'être christique : la mort, la résurrection, la diffusion du pneuma. Il est clair que saint Jean ne les considère jamais comme des épisodes isolés mais les médite toujours dans leur cohérence intime.

Je faisais allusion tout à l'heure à ce que j'appelle la petite Pentecôte du dimanche soir, à la fin du chapitre 20 : le Christ paraît ressuscité avec les stigmates de la Passion et insuffle les apôtres : mort / Résurrection, diffusion de l'Esprit. À chaque fois la totalité du mystère est présente à Jean quand il médite l'un ou l'autre de ces éléments.

Dire que Jésus est mort, ce n'est rien du tout. Tous les hommes meurent un jour. Ce qui est important, c'est de célébrer qu'il n'est pas mort d'une mort quelconque. Il est mort d'une mort qui est semence de résurrection, qui est la résurrection non manifestée comme telle, mais présente.

Il faut donc être toujours en quête de l'unité d'une pensée et toujours tourné vers ce qui en constitue le point focal, le point central. Ainsi, la Mort et la Résurrection du Christ ne sont pas pour Jean deux épisodes distincts, pas plus que la diffusion de l'Esprit (du Pneuma) ; Jean les pense toujours ensemble. Ils peuvent nous apparaître comme des éléments qui composent, mais ils sont indissociables les uns des autres. Donc il faut essayer de reconstituer autour de cela une pensée unifiée et non dispersée dans les multiples problématiques qu'on a suscitées autour. Ou, si on fréquente ces problématiques, il faut les reconduire à leur point initial, à leur point d'unité. Amen.

Homélie sur 2 Cor 5, 16-17, Ga 2, 19-20, Mc 3, 33-35 : monde nouveau, "Je" christique

Ga 2, 19-20

Grâce à la Loi (qui a fait mourir le Christ) j'ai cessé de vivre pour la Loi afin de vivre pour Dieu. Avec le Christ, je suis fixé à la croix : je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.

Mc 3, 31-35

Comme Jésus était dans une maison, sa mère et ses frères arrivent. Restant au-dehors, ils le font demander. Beaucoup de gens étaient assis autour de lui ; et on lui dit : « Ta mère et tes frères sont là dehors, qui te cherchent. » Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. »

Nous avons déjà entendu cet évangile dans l'écriture de saint Matthieu, aussi j'en dirai un petit mot opportun, c'est-à-dire lié à notre retraite, et à partir de textes disparates : ce sera mettre en rapport le très court extrait de la lettre de Paul aux Corinthiens que nous avons lu hier, et le court extrait de la lettre de Paul aux Galates que nous avons entendu tout à l'heure.

« *Désormais nous ne connaissons plus personne à la manière humaine* » (2 Cor 5, 16). Si nous avons compris le Christ à la manière humaine, maintenant nous ne le comprenons plus ainsi. On comprend très bien cela de la part de Paul qui n'a pas connu le Christ à la manière humaine mais qui l'a connu dans une rencontre du Ressuscité.

Les apôtres ont connu le Christ de manière humaine d'abord, et le connaître ainsi, nous l'avons dit, c'est un peu se méprendre sur son cas. La Samaritaine a connu le Christ de manière humaine d'abord, elle l'a connu comme Samaritaine, c'est-à-dire comme un Judéen qui, normalement, ne fréquente pas trop les Samaritains. Et nous avons dit qu'elle a progressé jusqu'à ce qu'elle puisse le confesser dans sa dimension et son propre nom de Yeshoua, Jésus sauveur.

De nos jours on cherche beaucoup à connaître Jésus de manière humaine. Un historien cherche derrière l'Évangile ce qui a bien pu en vérité se passer avant que ce soit interprété par les apôtres. Or nous ici, nous n'avons pas lu ainsi. Nous avons essayé de lire l'Évangile dans l'Évangile, pas derrière l'Évangile. En effet l'Évangile pour nous implique le témoignage des témoins choisis. Les témoins choisis ne parlent pas du dehors, ils font partie de l'événement, de l'avènement, de la venue et de la parole.

C'est ainsi que saint Paul écrit : « *Nul ne peut dire Jésus est Seigneur – c'est-à-dire nul ne peut dire Jésus est ressuscité – sinon dans le Pneuma Sacré.* » (1 Cor 12, 3). Naturellement le Saint Esprit ne fait pas partie de l'épistémologie d'un historien, ce n'est pas requis pour être historien. Qu'il fasse la recherche en son lieu, c'est son affaire, ce n'est pas notre affaire de chrétiens en tant que chrétiens, encore que nous puissions nous intéresser aussi à ce qu'il dit, mais c'est autre chose.

Nous avons essayé donc de lire non pas de manière humaine, mais de lire dans l'Esprit, de ne pas être absents de notre lecture puisque nous incluons nos propres célébrations ici dans la marche de notre semaine.

« *Si donc quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé et un monde nouveau est déjà né* » (2 Cor 5, 17). C'est, chez Paul, la phrase même que nous avons citée de saint Jean dans sa première lettre : « *C'est ceci l'annonce – ou la disposition, car Jean prend facilement un mot pour l'autre – que la ténèbre – c'est-à-dire le monde ancien – est en train de passer et que le monde nouveau déjà luit* ». Nous entrons dans cet espace.

Saint Paul, dans les Galates au chapitre 2, avait poursuivi une réflexion du même type : « ¹⁹*Frères, grâce à la loi (qui a fait mourir le Christ) j'ai cessé de vivre pour la Loi afin de vivre pour Dieu* – nous reconnaissons le thème fondamental de Paul : notre juste rapport à Dieu n'est pas un rapport à une parole de législation mais à une parole qui donne – *avec le Christ je suis fixé à la croix (crucifié)* – et ce qu'il y a de ma vie qui est fixé à la croix, ce n'est peut-être pas tant cela qui est douloureux, c'est le tout de ce que j'estime bon de ma vie

simplement humaine ; c'est pourquoi il dit : cette vie est d'une certaine façon fixée à la croix – *je vis mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* »¹²⁹. C'est une phrase bien connue et très difficile à bien entendre : “il” est mon “je” plus “je” que “moi” ; c'est la même chose que “plus intime que mon intime”, comme dit Augustin. Ce n'est pas une aliénation, parce que mon rapport au “Je” christique n'est pas un rapport de compétition. Le *Je* christique qui est la volonté de Dieu est mon identité la plus profonde.

Une phrase comme celle-là est une phrase éminente et en même temps une phrase très risquée, difficile à pénétrer et à bien vivre. Être co-crucifié et co-ressuscité avec le Christ, sont des expressions qui sont courantes chez Paul. Que ma vie ne soit pas “ma” vie mais soit plus mienne que ce que j'estime être mien, même si je le dis sous la modalité du “il” parce que le *Je* christique n'est pas un *je* compétitif, n'est pas le *je* d'un autre, comme vous et moi nous sommes autres : il y a là quelque chose d'infiniment précieux qui nous invite à bien prendre la distance entre notre *je* natif qui est le petit *je*, et le *Je* christique qui est en nous : *Je*, il est en nous.

« ²⁰*Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi* ». Donc la croix mérite d'être constamment reméditée, il est question de cela ici. Nous avons commencé à courir un chemin dans ce domaine, nous sommes loin d'être au clair avec cela.

J'ai dit que c'était disparate. Simplement un petit mot à propos de l'évangile aujourd'hui. Vous savez que nous avons lu l'équivalent l'autre jour¹³⁰, c'était selon saint Matthieu ; ici c'est chez saint Marc, c'est presque le même évangile mot pour mot. Mais j'ai été voir ce même épisode chez saint Luc. Il y a une petite différence dans la parole de réponse du Christ :

- Ici chez Marc : « *“Qui est ma mère, qui sont mes frères ?” Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : “Voici ma mère et mes frères, celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère”.* »
- mais chez Luc : « *On lui dit: Ta mère et tes frères sont dehors, et ils désirent te voir. Mais il répondit : “Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent.”* » (Lc 8, 20-21).

Or nous avons appris que la volonté de Dieu est la semence de Dieu en moi, et nous avons appris que la parole de Dieu est semence. Ce n'est pas dans la différence que nous mettons, nous, comme si l'un parlait de la théorie et l'autre de la pratique : il y a celui qui écoute et celui qui fait la volonté. Mais pas du tout, c'est exactement la même chose : c'est laisser venir par l'écoute la parole de Dieu qui elle seule est susceptible de transformer mon comportement, ma vie, et même ma vie la plus quotidienne.

Essayer de relire cela dans le mouvement même de l'Évangile qui ne connaît pas cette distinction entre théorie et pratique – ce n'est pas de sa structure – j'avais pensé pouvoir le dire aussi à l'occasion de ce petit texte.

¹²⁹ Ce texte est plus longuement commenté dans [Ga 2, 15-20. Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est le Christ qui vit en moi.](#)

¹³⁰ Voir [Homélie sur Mt 12, 46-50 : les liens familiaux.](#)

II – Paroles de fin de retraite¹³¹

Première parole.

P₁ : Il m'a fallu lâcher prise pour tenter d'entendre la bonne nouvelle de la semence et du don gratuit de Dieu à l'humanité que vous transmettez si bien, mon père. J'ai reçu beaucoup et je vous en remercie. En fait le premier espace à rencontrer, mais pour le traverser, c'est le vôtre.

Au cours de cette retraite j'ai pu ressentir cet espace tout autre qu'est celui d'un Dieu amour où la croix structure. Simultanément c'est l'insu qui me pousse à continuer le chemin.

J'ai apprécié votre excellent commentaire à propos du mal. Ici et maintenant il reste cependant difficile pour moi d'entendre que Jésus ait dû souffrir pour sauver l'humanité.

Au début de la session vous n'avez pas employé le mot "amour. Pourquoi ?

J-M M : Je n'emploie pas le mot "amour", j'emploie le mot *agapê* comme pour pneuma, car ces mots ont tellement de sens que c'est presque une espèce de discrétion que de faire signe vers eux sans prétendre traduire. Bien sûr il y a des cas où il faut traduire, mais ici, pour méditer, pour réfléchir, ça ne s'impose pas. Il est bon de pouvoir repérer des mots fondamentaux qui indiquent une direction de pensée sans qu'on les définisse avec rigueur.

J'ai dû employer le mot *agapê* quelquefois, ça dépend beaucoup du thème de la session. Seulement il y a des choses non dites qui sont présentes si on le sait. J'ai parlé évidemment beaucoup du verbe entendre, de la foi autrement dit. Or nous, nous distinguons trois choses différentes : la foi, l'espérance et l'amour. La parole de l'Écriture ne procède pas ainsi. La parole essentielle est la parole qui dit *agapê*. Alors quand je parle de la parole, je parle de l'*agapê*. Et *agapê* est une des façons de dire aimer.

Il y a quelquefois une énumération. La foi, l'espérance et l'*agapê* (que nous traduisons habituellement par "charité") se trouvent au chapitre 13 de la première aux Corinthiens de saint Paul. Mais ce n'est pas trois choses, c'est trois qualités de l'espace christique, ou du comportement christique. Vous avez aperçu que je parlais de comportement christique, je n'ai peut-être pas employé le mot d'ailleurs – ce sont les choses qui importent même si les mots aussi sont importants – donc comportement christique ou espace christique. Chez nous un comportement et un espace, ça ne va pas tellement ensemble ou ce n'est pas la même chose. Or nous avons dit une chose essentielle, c'est que l'Écriture parle moins de vertus, qui seraient des propriétés inhérentes à un sujet, que de relations. Entendre c'est une relation, aimer c'est une relation. Et une relation suppose une dis-tance donc un espace spirituel.

Si vous ne comprenez pas, c'est très possible et ce n'est pas grave. Cela veut dire que vous n'êtes pas tout à fait entré dans ce qui est en question par rapport à la façon dont j'en parle, ou dont l'Écriture en parle, parce que j'essaie de parler à partir de l'Écriture.

C'était un point essentiel. C'est pourquoi quand on parle de la détermination de l'espace par le proche et le loin, je peux dire que c'est clair dans l'Écriture puisque l'homme est accompli par l'*agapê* du prochain, l'*agapê* constitue autrui comme prochain (proche et prochain c'est la même chose). Du même coup je parle (c'est cela le langage symbolique de l'Écriture) de ce

¹³¹ Nous n'avons retenu que certaines des interventions qui ont eu lieu à la fin de la retraite, en particulier celles qui présentaient un intérêt général.

qu'on appelle couramment l'espace en tant qu'il est configuré par le lointain et le proche, par les directions comme le haut, le bas, la droite, la gauche. Et quand je dis qu'il y a un rapport entre la proximité spatiale et l'*agapè* qui est un mode de proximité, du même coup vous devez entendre que je ne parle pas simplement de l'espace mesuré par le géomètre.

C'est non dit, je ne l'ai pas déployé dans ces termes. Si vous entendez un petit peu ce que je suis en train de dire en ce moment, la deuxième fois que vous reviendrez, vous comprendrez parfaitement, vous entrerez dedans. Mais qu'on n'entende pas du premier coup, ça ne m'offusque pas et ça ne m'étonne pas.

Je suis stupéfait quand on me dit que je n'ai pas parlé de l'amour : je n'ai fait que ça !

P₁ : Une phrase que je garde : « En la Résurrection nous ressuscitons déjà intérieurement ; la Résurrection du Christ me ressuscite maintenant. » Quand vous parlez ainsi, ça me confirme dans mes convictions, ça me reconforte, ça me rassure parce qu'autour de moi tout le monde parle de réincarnation, et moi je suis fasciné par la Résurrection. Donc ici j'ai trouvé... mais ça a été encore plus loin quand j'ai entendu : « déjà, maintenant » ; ce n'est pas par exemple après la mort. Et quand vous dites que le Christ a gagné et que cette victoire est déjà là... je repars reconforté. Voilà pour le positif.

Par ailleurs je trouve difficile d'entendre certaines interprétations machistes du récit d'Adam et Ève au début de la Genèse ; mais avec vous, ici, cela n'a rien à voir.

J-M M : Je vois ici deux choses. “La résurrection maintenant” : c'est en effet une chose très importante. Cela n'enferme pas notre perspective dans les limites de notre vie temporelle, ça ouvre notre appartenance à une dimension. Ce n'est pas réduire au maintenant, comme si autrefois on pensait que c'était après alors qu'aujourd'hui on dirait : ce n'est pas après, c'est maintenant. Ce n'est pas un débat entre le maintenant et l'après de notre temps, mais c'est le refus de simplement poser pour plus tard ce qui est en question. C'est déjà – même si ce n'est pas pleinement accompli – c'est déjà à l'œuvre.

Ce point est très important parce qu'il tente de répondre à une objection très fréquente qui est : souffrez maintenant, plus tard vous serez heureux. Ce n'est pas cela.

Par ailleurs je ne signe pas un aplatissement de la perspective, pas du tout. On pose couramment la question : est-ce qu'il y a quelque chose après la mort. Répondre oui et répondre non est aussi inepte l'un que l'autre pour la raison que, “après” est un mot du temps, donc “après le temps”, je ne sais pas ce que ça veut dire. Cependant on emploie « *avant la création du monde* » dans l'Écriture. Il faut donc entendre avant et après non pas simplement dans l'étalement temporel mais dans un maintenant qui n'est pas le maintenant fluant de notre temps, qui est un maintenant stable.

Mais c'est très difficile à penser, ce n'est même pas adéquatement pensable. Nous n'avons aucun élément de notre expérience qui à lui seul permette qu'on se repose et qu'on ait une idée claire de cela. C'est une vexion, une portée vers, ça appartient à la thématique de l'insu. Mais affirmer l'insu, ce n'est pas rien.....

Deuxième point à relever : les choses que nous disons du pneuma. L'insu est dit du pneuma par Jean au chapitre 3, puisque c'est là que nous avons pris le mot insu : « *Le pneuma tu ne sais d'où il vient ni où il va* » mais il ajoute aussitôt « *ainsi en est-il de tout ce*

qui est né du pneuma ». Or les enfants de Dieu comme tels, donc la christité en nous¹³², c'est cela qui est né du pneuma. Donc nous participons à cet insu, nous avons une dimension plus grande que ce que nous savons de nous-même. Nous avons une identité autre que simplement celle que nous connaissons. Nous avons un nom qui est le nom par lequel Dieu nous appelle et qui est notre véritable identité, celle qui commence à prendre corps par la foi, par l'affirmation de la résurrection.

J'ai donc précisé ces deux points. Dans la retraite, nous n'avons pas parlé du rapport résurrection / réincarnation. La réincarnation est très à la mode, mais elle est puisée aux traditions orientales, et en Orient elle signifie exactement le contraire du sens que nous lui donnons : la réincarnation en Orient est une malédiction, c'est le malheur de n'être pas libéré mais de rentrer à nouveau dans la roue des souffrances de la temporalité ; alors que quand un Français parle de réincarnation, il appelle ça une seconde chance, ce qui n'est pas du tout le sens.

Quant aux rapports d'Adam et Ève, ils sont à entendre – ça peut être difficile, c'est très délicat – comme un des modes de la dualité, du deux. C'est même un des tous premiers deux pour autant qu'ils sont désignés comme mâle et femelle ; et nous disions que “mâle et femelle” ne sépare pas d'abord des individus. Voilà au contraire quelque chose qui est assez proche d'une symbolique fondamentale de l'Orient, celle du yin et du yang. Mâle et femelle, c'est pratiquement la même chose que ciel / terre dans l'Écriture où ces mots ne disent pas non plus exactement ce qu'ils disent chez nous.

Tirer des leçons morales de cela n'est pas pertinent. Les symboles ne sont pas faits pour qu'on en tire des conséquences morales ou structurelles.

Même quand il est fait mention du mariage ou choses de ce genre, il y a des cas où on en appelle à Adam et Ève (Paul le fait) mais nous ne lisons pas comme il faut. D'ailleurs nous lisons cela à l'envers comme si c'était une façon simplifiée de parler. On prend d'ailleurs le symbole pour cela, alors que le symbole est le contraire d'une façon simplifiée de parler. C'est comme si on disait : « voyez, le mariage comme c'est beau, un homme et une femme, ils s'aiment ; eh bien Dieu et l'humanité c'est pareil ». Tu parles ! Le mariage, c'est beau de temps en temps, probablement, je ne suis pas très informé sur l'affaire... La bonne lecture, c'est le contraire.

Voilà une des désignations du symbole que je donnais autrefois : c'est le contraire du signe au sens moderne du terme. Un signe c'est quelque chose de connu qui conduit à quelque chose de non connu – donc le mariage qui est bien connu conduirait à penser quelque chose sur le rapport de Dieu et de l'humanité qui est pour nous inconnu. Alors que le véritable symbole, c'est le contraire du signe : il y a symbole lorsque le moins connu éclaire ce qui était censé être le plus connu, invite à une relecture. Autrement dit le symbole descend du secret, de la hauteur, des cieux, pour éclairer la terre, ce n'est pas un exemple terrestre pour éclairer le ciel¹³³.

Donc voilà ce qu'il en est du symbole au sens authentique du terme. C'est un des mots que j'ai utilisé en premier autrefois, on pourrait le nommer mieux, on pourrait essayer de le

¹³² Sur la notion de christité, il y a plusieurs messages dans le tag [christité](#).

¹³³ Cf [Symbole au grand sens distingué de la métaphore et du signe au sens classique](#). En référence à Jn 6.

nommer à partir de l'Écriture. Ce qui correspondrait le mieux serait de parler de langage mystérique parce que c'est le rapport du caché et du dévoilé, du *mystêrion* de l'*apocalypsis* dont j'ai dit que c'était la structure de base de l'écriture du Nouveau Testament. Mais le mot "mystère" est compromis chez nous parce qu'il désigne purement et simplement quelque chose d'opaque qui se refuse à notre esprit de façon négative alors que c'est le contraire : le mystère éclaire les choses.

Deuxième parole.

P₂ : Moi, j'ai aimé deux choses pendant cet enseignement. La première c'est la donation gratuite : c'est enlever sa suffisance, son ego, se vider de soi ; et la deuxième c'est la réponse que vous avez faite sur le bonheur et la souffrance (sur le mal et le bien) et que vous avez résumé dans cette phrase : « La rose est sans pourquoi, les épines aussi ». Pour moi la rose c'est un petit peu le Sacré-Cœur de Jésus-Christ et les épines c'est un petit peu sa couronne d'épines donc les souffrances du Sacré-Cœur de Jésus-Christ.

J-M M : C'est très bien. La symbolique de la rose est une symbolique très profonde, et la symbolique des épines est liée d'ailleurs au culte du Sacré-Cœur.

Le thème de la donation n'était pas le thème propre mais, comme il est essentiel, nous avons dû y toucher. Alors c'est bien si on a entendu quelque chose car c'est fondamental. Ça mériterait de grands développements bien sûr, en leur lieu. Par exemple une année on avait fait quelque chose sur « Si tu savais le don de Dieu », toute la semaine était consacrée à cela. Repérer cela comme un thème important, c'est une chose positive. Merci.

Troisième parole.

P₃ : Moi je veux dire que justement j'ai noté aussi cette donation gratuite. Le Christ a reçu du Père de donner sa vie pour la recevoir à nouveau. Et vous avez souligné qu'on ne peut pas prendre ce qui n'est pas prenable, et que justement la parole se donne à l'heure où elle se donne. J'ai aimé aussi que la méditation commence par l'hymne aux Philippiens¹³⁴ parce que c'est un texte que j'aime même si je ne le comprends pas tout à fait. Et puis j'ai aimé la symbolique des contraires qui s'unifient en fait : le vide / le plein ; l'abaissement / l'exaltation ; la vie / la mort.

J-M M : C'est ça. Nous mettons en œuvre des rapports de mots de façon un peu hasardeuse. C'est une occasion de réfléchir sur ces gestes fondamentaux de la pensée...

La relation entre les humains qui est l'agapê est d'une certaine façon précédée par la relation du Verbe : car le Verbe en lui-même est un et cependant il se déploie en discours. Et un discours est fait de plusieurs mots. Nous ne réfléchissons pas assez à la façon dont ils jouent entre eux, comment ils se rapportent. Pour nous, dès qu'il y a deux mots, ce sont des contraires ; alors qu'il y a des relations indéfiniment complexes et subtiles entre les mots, depuis le moment où ils s'entre-appartiennent au point d'être presque les mêmes dans l'hendiadys dont nous parlions ce matin, jusqu'à l'opposition du jugement ultime qui atteste leur définitive exclusion mutuelle. Il y a du champ entre les deux.

¹³⁴ Ph 2, 6-11 est médité au chapitre II et en moins long dans [Ph 2, 6-11 : Vide et plénitude, kénose et exaltation](#).

P₃ : Il y a une dernière chose : la résurrection comme éveil de la semence dormante, j'ai bien aimé, et l'éveil à un espace de vie neuve. Et puis l'*anastasis* : se relever, reprendre la posture verticale.

J-M M : Ce sont les deux sens du mot résurrection finalement : éveil et *anastasis*¹³⁵. J'ai plus insisté sur la dimension verticale parce que nous parlions de la croix et que le premier élément de la croix, c'est le pieu fiché dans le sol, donc la position verticale. Justement toute l'ambiguïté est là car, dans le schéma corporel, la position verticale c'est vraiment l'homme debout et c'est, dans le cas du Christ, en même temps la mort et la résurrection.

Quatrième parole.

P₄ : Beaucoup de choses ont résonné pour moi, d'autant plus que j'avais l'habitude de vivre avec le « déjà là et pas encore » de la croix (mort et résurrection). Mais d'y ajouter le pneuma qui pourtant était présent dans ma vie, d'en faire l'unité, je pense que c'est un chemin à suivre et à creuser, je n'ai pas encore tout à fait vu.

Ce qui me gêne et me tarabuste tout le temps c'est : comment dans un monde que Dieu a dit bon et très bon, même si la Genèse est un récit qui ne se lit pas au premier degré, il y a tout de même ceci qui est un message : comment des hommes et des femmes (l'humanité entière créée à l'image et à la ressemblance de Dieu) peuvent-ils avoir tant de haine et de violence intérieure et extérieure ? Pour moi c'est presque un scandale. J'ai beaucoup de mal à le porter.

J-M M : Ce n'est rien d'autre que la question de la présence du mal que nous avons rapidement abordée hier. Et que ce soit un scandale, je répondrai d'une façon plus agressive que la réponse que j'ai donnée hier : "je n'en sais rien". Merci à vous.

Cinquième parole.

P₅ : Moi je vais repartir avec une compréhension du cœur : d'avoir la foi nous fait sortir de l'espace du jugement. C'était dans la tête et là je crois l'avoir touché avec mon cœur et c'est du bonheur. Et quand tu as dit que Jésus était bon, ça a été une nouvelle pour moi, je n'avais jamais perçu ça, la bonté de Jésus.

J-M M : C'est un peu paradoxal, non ?

P₅ : Complètement.

J-M M : Parce que quelquefois c'est l'accusation qu'on porte au contraire d'un Jésus douxereux qui ne voit pas les difficultés : tout est beau, tout est bon et tout est gentil. C'est un petit peu le doux rêveur galiléen de Renan. Et toi c'était le contraire, je prends acte, c'est bien.

P₅ : Et ce qui me fait peur c'est la mort, toutes les petites morts par où je vais passer encore pour comprendre des choses, je n'ai plus de courage, je n'ai pas de courage.

J-M M : Peut-être que la multiplicité même des morts nous apprend à mourir progressivement, non ? Pas forcément ?

¹³⁵ Voir les deux mots pour dire la résurrection au chapitre II - 2°).

P₅ : Je ne sais pas. Souvent je me suis dit : j'ai tout compris, et puis patatras, ça repart !

J-M M : Ah oui mais ça c'est plutôt bon.

Sixième parole.

P₆ : Ce qui a résonné en moi, c'est un appel à faire grandir l'homme intérieur car, en même temps que la vie humaine, Dieu a donné à tout homme une semence de vie éternelle qui germera à l'heure que lui voudra. L'épisode du paralytique¹³⁶ m'a fait penser qu'il faut être debout et marcher sur le chemin tracé par la parole du Christ, car la participation active est nécessaire afin de ne pas subir mais de tendre à l'accomplissement.

J-M M : Peut-être que nous n'avons pas assez insisté sur la participation active donc tu parles ici. Elle est cependant effectivement inscrite dans le texte en ceci que c'est la parole qui donne que je marche : elle ne marche pas pour moi mais je ne marche pas sans elle. C'est la parole qui me donne que *je* marche, donc ce n'est pas l'invitation à une pure passivité. En plus le rapport entre la parole qui donne et mon écoute de la parole indique que je ne suis pas par rapport à elle dans un rapport de compétition : est-ce que c'est la parole qui fait tout, ou est-ce que c'est moi ? J'ai indiqué aussi, au sujet de notre rapport à Dieu, qu'il ne faut pas le penser comme un rapport compétitif. C'est un chemin de pensée qui peut être utile, qui peut être bon. Merci bien.

Septième parole.

P₇ : Jean-Marie, tu as dit : pourquoi ne se pose-t-on pas la question : « pourquoi y a-t-il du bonheur ? » Le bonheur est là, il ne faut pas l'oublier, il se cache comme une semence dans la souffrance même. Alors quand le sol se dérobe sous mes pas, il y a le sous-sol, la foi au fond de moi, Dieu est là, il se donne. Cette proximité de Dieu qui ne m'abandonnera jamais, c'est là que se trouve la joie. Me relier au plus profond de mon être, au plus intime, au plus secret, dans le souffle de l'Esprit qui me dit : tu es la fille bien-aimée du Père, il t'appelle par ton nom, lève-toi, fais le signe de croix, abandonne-toi, mets ta main dans la main du Christ, il prend tes blessures dans ses blessures, va, suis-le, il est le secret du bonheur, ta vie nouvelle.

J-M M : Merci bien. C'est un concentré de méditation. D'ailleurs, tu n'y as peut-être pas pensé, mais le rapport de la joie et de l'affliction qui est en question ici est traité dans la petite parabole de la femme qui enfante¹³⁷. Essayer de penser le rapport des deux, puisque c'est aussi un deux, ça : le malheur et le bonheur, l'affliction et la joie. Si on ne veut pas les rapprocher de façon simpliste, ou penser que l'affliction mérite la joie, des choses de ce genre, comment penser leur rapport ? Tu touches à ce texte-là en particulier, peut-être n'y as-tu pas pensé mais c'est sans importance, et même c'est encore mieux de parler l'Évangile sans avoir besoin de faire référence.

¹³⁶ Cela se trouve au I du chapitre VI, et c'est commenté plus longuement dans [La guérison du paralysé en Jn 5, 1-9. Quel sens donner à l'expression "porter sa croix" ?](#)

¹³⁷ Cf [Jean 16, 16-32 : L'énigme ; la parabole de la femme qui enfante.](#)

Huitième parole.

P₈ : Moi, comme c'est la première fois, c'est nouveau, c'est un langage nouveau. Je dois dire que vos conférences sont passionnantes.

J-M M : C'est la toute première fois, vous êtes un peu déconcerté au départ sans doute ?

P₈ : Oui, mais ça m'a ouvert des horizons et je dois dire que c'est passionnant et je regrette simplement de ne pas vous avoir rencontré plus tôt, qu'il n'y ait pas plus de père Martin ! À l'avenir je pense que les textes auront une autre couleur, et l'avenir me dira si j'ai entendu puisque maintenant je dois mûrir, là j'ai encaissé pas mal.

J-M M : Ce qui est sûr c'est que vous n'avez pas tout entendu, mais ce qui est probable c'est que vous avez commencé d'entendre, et il faut commencer par commencer. Merci bien.

Neuvième parole.

P₉ : Je rebondis là-dessus puisque c'est ce mot là que j'ai choisi : une chose positive, j'ai retenu "entendre" ; une difficulté, j'ai retenu "entendre".

J-M M : C'est formidable.

P₉ : Et je peux décliner parce qu'avec une chose positive (j'ai repris mes notes), entendre ça commence par vide, évacuation de soi ; recevoir, foi ; donation gratuite ; entendre la résurrection du Christ ; ma résurrection maintenant ; éveil de la semence dormante ; entendre la parole, se mettre debout ; entendre les mots de l'évangile qui ont besoin d'être baptisés. Pour tout ça j'ai besoin d'un mot directeur. Et le mot directeur sur le plan des difficultés est aussi important pour moi car c'est : malentendant, mais c'est surtout malentendu. Je suis payé pour savoir que je suis dans les malentendus. Et par ailleurs difficulté aussi : c'est très bien d'entendre la parole de Dieu (à supposer que j'arrive à l'entendre) mais il est dit quelque part qu'il faut aussi la mettre en pratique.

J-M M : Oui mais plus exactement...

P₉ : Et j'ai remis aussi dans ces difficultés : le fait d'accepter pour pouvoir entendre, la difficulté de passer par le trouble et la recherche¹³⁸. Et je suis bâti comme ça, je n'ai pas besoin d'avoir 36 mots même si j'en dis beaucoup, c'est ces mots-là qui me restent. C'est comme un arbre généalogique, à partir de là c'est plus facile.

J-M M : Les embranchements se déploient à partir de là. Oui, ce sont des mots de toute première importance, de les rassembler est l'indice que chacun a été quelque peu entendu.

Bien sûr, "l'entendre" dont nous parlons n'est pas simplement un entendre de bon élève... Entendre, c'est la parole qui vient à l'oreille, qui a pour vocation de passer au cœur et du cœur aux pieds pour un bon comportement, et aux mains pour de bonnes manières. Je veux dire par là que c'est une parole dont il faut aussi espérer que progressivement elle nous envahisse, elle envahisse notre vie. Quand tu parles de la pratique, c'est de cela qu'il s'agit. Merci bien.

¹³⁸ Cf [Le processus johannique : trouble, recherche, question, prière en Jn 14, 1-14 ; Jn 16, 16-30 ; Jn 20, 11-18](#).

Dixième parole.

P₁₀ : Ce que j'ai retenu particulièrement au cours de cette retraite, c'est l'écoute de la parole. L'écoute c'est entendre, mais l'écoute c'est aussi faire ce qu'elle me suggère.

J-M M : Oui, c'est ça. Et ça correspond à un des premiers mots qu'on a rencontrés : *hypakoê*, obéissant. Obéissant est un mot qui sonne assez mal à nos oreilles, mais dans le grec du Nouveau Testament, il est beau parce qu'il y a le mot entendre. Entendre et garder : entendre et laisser que cela nous investisse.

P₁₀ : J'ai noté des épisodes de guérisons de Jésus, que ce soit le paralysé, l'aveugle, ou alors sa rencontre avec Nicodème (naître de nouveau).

J-M M : Ce sont les textes qui vous ont le plus requis. Bien.

P₁₀ : J'ai repensé en dernier : relire attentivement les Écritures, mais je sais que ce qui est primordial pour moi, c'est de demander à l'Esprit Saint de m'éclairer – puisque c'est lui qui a suggéré, semble-t-il, les Écritures – de m'éclairer et de me donner la force d'être fidèle à ce qu'elles me suggèrent.

J-M M : L'attitude de qui s'approche pour entendre peut aller jusqu'à être une demande en elle-même. On peut s'approcher de l'Écriture en demandant d'entendre, puisque nous avons dit que l'Écriture se donne à entendre à l'heure où elle se donne. Si ça se donne, ça se demande : ce qui se donne est de l'ordre de ce qui se demande. Autrement dit la prière n'est pas étrangère à une bonne approche de l'Écriture, elle en fait partie. Et on peut aussi en outre se permettre quelquefois de rendre grâce, c'est-à-dire de reconnaître le don quand on a entendu quelque chose. Merci bien.

Onzième parole.

P₁₁ : D'abord j'ai été très touché par les exposés. Au départ c'était difficile de comprendre, mais le deuxième jour j'ai commencé à aimer, et ça a changé beaucoup de choses en moi. D'abord c'est le signe de croix et, comme vous l'avez dit, le signe de croix est l'essentiel de la foi. Et c'est la croix comme signe et comme configuration¹³⁹. Et le signe de croix, ça nous identifie aussi à nous les chrétiens, ça m'identifie à moi.

J-M M : Le mot identifier est un mot qui a rapport avec se laisser configurer, c'est ça.

P₁₁ : Ce que j'ai aimé aussi c'est le verbe donner, c'est Jésus qui se donne pour “donner la santé à l'humanité” ; ce mot, ça m'a beaucoup frappé.

J-M M : Le verbe donner justement ici est un bon exemple du processus dont je parlais tout à l'heure. Ce n'est pas notre idée de ce qu'il en est de donner qui nous donne une idée sur Dieu, c'est le don incompréhensible de Dieu qui éclaire ce que veut dire le verbe donner. C'est en toutes lettres dans l'évangile de Jean. Jésus dit : « *Je ne donne pas comme le monde donne* ». En effet, le concept mondain de don n'est pas suffisant pour entendre ce que veut dire le verbe donner quand il est employé dans l'Écriture. Le verbe donner reste positivement insu. Merci à vous.

¹³⁹ Voir I du ch V ou [La croix dressée, méditation à partir d'Odes de Salomon. Se laisser configurer.](#)

Dernière parole¹⁴⁰.

P₁₂ : À plusieurs reprises cette semaine tu nous as parlé de témoins, de témoignages. Il me semble avoir entendu que le témoin, c'est celui qui peut dire « voici », montrer un chemin parce qu'il a lui-même vu, entendu, contemplé, touché, approché quelque chose de ce qui est en question. En ce sens tu es pour nous un témoin qui nous montre que fréquenter l'Écriture de manière approfondie, c'est fréquenter quelqu'un qui est Père, Christ, Pneuma, quelqu'un qui a déposé sa semence au plus intime de chaque homme et dont le désir est de voir cette semence prendre corps, grandir jusqu'à porter du fruit.

Voir dans la croix, c'est-à-dire dans la mort / résurrection du Christ, le signe de ce désir du Père de sortir l'humanité de l'espace de servitude pour la faire entrer dans l'espace du Royaume, n'est-ce pas entendre la parole qui dit à chacun : veux-tu être guéri de ta servitude ?

Se signer de la croix du Christ c'est se laisser configurer par la christité, c'est se laisser revêtir de la mort pour la vie du Christ, c'est se laisser configurer au Fils de Dieu. C'est consentir à nous vider de ce qui nous retient prisonnier, gisant, passif, paralysé, dans l'espace de servitude, pour nous laisser remettre debout, assumer de ne pas maîtriser notre vie, et marcher dans Celui qui nous dit qu'il est le chemin, ce chemin qui nous conduit vers le Père et qui nous dit à chacune, à chacun, comme à Marie-Madeleine : « *Ne me retiens pas, va vers tes frères et dis-leur...* ». Se signer de la croix c'est consentir à ce que l'Esprit du Ressuscité fasse son œuvre en nous. Se signer de la croix c'est consentir à laisser la résurrection advenir en nous, pour que ce qui est du prince des ténèbres continue à s'en aller et que le Prince de lumière déjà là prenne toujours davantage sa place en nous ; et qu'ainsi les fruits de vie que le Père a semés en nous, donnent ce qu'il y a de meilleur.

Et comme tu nous l'as redit tout à l'heure, cela est donné à l'heure où c'est donné ; cela est donné gratuitement sans aucun mérite de notre part ; et parce que cela est donné, ça se demande, et demander c'est acquiescer à ce que cela nous advienne.

Et puis il me semble que se signer de la croix du Christ, ça a du poids. J'en arrivais même à certains moments à me dire : je ne sais pas si je ferai encore mon signe de croix parce que si ça veut dire tout ça ! Et je pense que la première rencontre de Bernadette quand elle n'a pas pu lever son bras, c'est parce qu'il y avait probablement quelque chose de ce poids, et qu'il a fallu que Marie lui enseigne comment lever le bras pour tracer sur elle ce signe.

Alors merci de nous avoir ouvert un chemin vers la vie nouvelle.

J-M M : Pour le merci.... Je n'ai jamais vu quelqu'un rassembler dans une cohérence tout un ensemble de choses que nous avons méditées les unes après les autres. Ça m'enchant. Merci.

¹⁴⁰ C'est le témoignage de sœur Paule Farabollini, c'est elle qui organisait la retraite. Son témoignage est repris dans un message à part.

Sessions animées par J-M Martin qui figurent sur le blog en mars 2017

Transcription Christiane Marmèche et Colette Netzer

CIEL ET TERRE chez saint Jean. Forum 104, 5 séances, novembre 2008 – mars 2009.

CREDO et Joie. Session 3 jours à Sainte-Bernadette de Nevers, Pentecôte 2007.

L'ÉNERGIE en st Jean et st Paul. Forum 104 à Paris, novembre 2011 – mars 2012.

La PRIÈRE en saint Jean. St-Bernard de Montparnasse. Octobre 2002 – juin 2003.

MAÎTRE ET DISCIPLE en saint Jean. Forum 104 à Paris, novembre 2010 – mars 2011.

NOTRE PÈRE - Les éclats du Notre Père en saint Jean. St-Bernard de Montparnasse.

Octobre 2003-Novembre 2004 (2 soirées d'1 heure par mois).

La NOUVEAUTÉ CHRISTIQUE. Forum 104 à Paris, novembre 2013 – mars 2014.

PLUS ON EST DEUX, PLUS ON EST UN. Forum 104, novembre 2009 – mars 2010.

Le SACRÉ dans l'Évangile. Session 6 jours à l'Arc en ciel, 21-27-septembre 2014.

SIGNE de la CROIX, signe de la foi. Retraite à Ste-Bernadette de Nevers juillet 2010.

JEAN - Le PROLOGUE de l'évangile de Jean Session à l'Arc-en-Ciel : 28 sept-3 oct. 2000.

JEAN 2 - Les Noces de CANA. Session à l'Ermitage à Versailles, 2-3 décembre 2000.

JEAN 6 - Le Pain et la parole d'après Jn 6. Session à l'Arc-en-Ciel. 22-29 septembre 2001.

JEAN 14-16. Absence et/ou Présence de Dieu. Session à l'Arc-en-Ciel, 24-30 septembre 2007.

JEAN 18-19, La Passion. Session à l'Arc-en-Ciel, 7 jours, septembre 2002.

JEAN 20-21, La Résurrection. Écriture et présence. Lecture à l'Arc-en-Ciel et à Paris.

1JEAN - Connaître et aimer. Session à l'Arc-en-Ciel, 27 septembre - 3 octobre 2009.

Tags : [CIEL-TERRE](#) ; [CREDO](#) ; [CROIX-SIGNE](#) ; [ÉNERGIE](#) ; [LA PRIÈRE](#) ; [MAÎTRE-DISCIPLE](#) ;
[NOTRE PÈRE](#) ; [NOUVEAUTÉ-CHRISTIQUE](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; [SACRÉ](#) ;
[JEAN-PROLOGUE](#) ; [JEAN 2. CANA](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN 14-16-PRÉSENCE](#) ;
[JEAN 18-19-PASSION](#) ; [JEAN 20-21. RÉSURRECTION](#) ; [1JEAN](#) ;

Seront publiés en 2017 :

Le “Je” christique. Saint-Bernard de Montparnasse. Octobre 2001- juin 2002.

La symbolique des éléments. Session à l'Arc-en-Ciel, 30 septembre - 5 octobre 1999

Les autres messages sont classés en 6 rubriques :

- 1 - **PRÉSENTATIONS INFORMATIONS** [Demeurer dans la Parole](#) ; [christité](#) ; [infos](#) ; [Mise en garde](#) ; [Mode d'emploi du blog](#) ; [lien vers les derniers messages](#) ; [Liste classée des messages parus](#) ; ; [Liste de textes de la liturgie commentés par Jean-Marie Martin avec les liens](#) ; .
- 2 - **JEAN-MARIE MARTIN et autres** [Qui est Jean-Marie Martin ?](#) ; [Autour de Jean-Marie Martin](#) ; préfaces de JMM pour son ami [Mathigot-peintre](#) ; [Poèmes de JMM](#) ; [audio JMM](#) (fichiers MP 3 de moins de 3 mn) ; [articles](#) de JMM ; [témoignages](#) sur JMM ; [Joseph Pierron](#) ; [Échos à JMM](#).
- 3 - **TEXTES BIBLIQUES** [Homélie](#)s de JMM ; [saint Jean](#) (reclassés aussi en [Jn 1-2](#) ; [Jn 3-6](#) ; [Jn 7-12](#) ; [Jn 13-17](#) ; [Jn 18-21](#) ; [1ère-lettre-Jn](#)) ; [saint Paul](#) ; [Synoptiques](#) ; [relecture de l'A T](#) ; [Notre-Père](#) ; [Liste de textes de la liturgie commentés par JMM](#).
- 4 – **GNOSE, PÈRES DE L'ÉGLISE** [gnose valentinienne](#), [gnose textes](#); [Pères de l'Eglise](#).
- 5 - **REPÈRES DE LECTURE** [structures de base](#) ; [outils](#) de JMM ; [figures](#) ; [Symboles](#) bibliques ; [vocab biblique fr](#) ; [vocab biblique grec-hébreu](#) ; [structures hébraïques](#);
- 6 - **THÈMES** [croix](#) ; [Trinité](#) ; [Christ-Jésus](#) ; [Esprit Saint](#) (pneuma) ; [Résurrection](#) ; [mal souffrance guérison](#) ; [péché pardon](#) ; [Baptême](#) ; [sacrements-sacrifice](#) ; [Eucharistie](#) ; [Eglise](#) ; [dogmes et Évangile](#) ; [Heidegger](#).